

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année, N^o 1031 — 13 Janv. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



Henry Monnier
1868.

Henry Monnier dans le costume de M. Prudhomme. — (Dessin de M. Bocourt, d'après la photographie de Carjat.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures : Henry Monnier; — Constantinople; — Incendie de Moulins; — Bénédiction de la nouvelle Manufacture de Sévres; — Catastrophe d'Arras; — M. le comte de Mouy; — M. George Costa-Foro. — Une page oubliée d'Henry Monnier. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Récréations de la famille, par P.-L. B. Sabel. — Echecs et Rébus.

GRAVURES : Henry Monnier dans le costume de Prudhomme. — La Constitution de l'empire ottoman. — La Conférence plénière de Constantinople. — Illumination de la place S'amboul. — *Un Drame au fond de la mer.* — Henry Monnier. — Les Obsèques des victimes de l'incendie de Brooklyn. — L'Incendie de Moulins. — Bénédiction des fours de la Manufacture de Sévres. — Effondrement d'une maison à Arras. — M. le comte de Mouy. — M. Costa-Foro. — Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

HENRY MONNIER est mort.

On pourrait bien dire ce qu'on disait après la mort de Falstaff : — Et maintenant, qui donc nous fera rire ?

Ce n'est point que Monnier fût un bouffon, loin de là, mais peu de gens possédèrent mieux que lui l'aimable privilège de faire pouffer de rire ses contemporains.

Je m'exprime mal, les contemporains de Monnier étaient sous terre depuis bien longtemps qu'on riait encore en entendant les histoires étourdissantes de l'auteur des *Scènes populaires*.

La première plaisanterie de Monnier date de 1816; la dernière date d'hier.

Sa première charge était lugubre, la dernière était souriante; le vieillard spirituel avait oublié le rapin mystificateur.

Qu'on juge Monnier comme on voudra, — ou a déjà jeté des cailloux noirs dans son jardin du cimetière, — peu importe, ceux qui réfléchissent le pleureront bien haut. Pensez donc! au milieu de notre vie, de nos douleurs, de nos chagrins, un homme passe semant des éclats de rire sur son chemin, cet homme ne doit-il pas être mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité? C'est si bon de rire, et tant de choses nous portent à pleurer.

Monnier, qui de son prénom s'appelait Bonaventure, était né en 1799; il avait connu l'efféminé Barras!

Il avait connu Murat, et lorsqu'on lui demandait s'il avait connu l'empereur, il répondait invariablement :

— Je l'ai vu plus de cent fois, comme je vous vois; et, afin qu'on ne doutât pas de sa véracité, il ajoutait : C'était un gros court.

Rien n'était plus intéressant que d'entendre Monnier à table raconter ses souvenirs d'autrefois. Il mettait en scène des personnages de l'autre siècle qu'il avait bien réellement connus, et l'effet était énorme, parce qu'il en parlait comme s'il les avait quittés la veille. On croyait rêver; on fermait les yeux et on entendait des phrases dans le genre de celles-ci :

— La Guimard! Ah! par exemple, ce n'est pas moi qui me serais engoué de cette femme-là. Du reste, un jour que nous dinions chez Talma, j'avais devant elle rendu hommage à son talent et à sa grâce, mais j'avais gardé un silence prudent et sincère sur ses charmes.

— On ne rendait pas assez justice à Tallien : c'était un excellent garçon, et pas bête du tout; mais sa femme lui faisait du tort; on n'avait des yeux que pour elle.

— Vous aurez beau dire, Girodet n'était pas sans talent; il s'appelait Trioson. Je lui ai bien souvent demandé pourquoi; il n'en savait rien.

Mais au milieu de ces plaisanteries d'atelier venait toujours une anecdote intéressante.

Monnier mettait une certaine coquetterie dans sa manière de raconter. Quand il sentait qu'on l'écoutait avec plaisir, il détaillait avec un soin extrême le caractère, les habitudes, les particularités physiques, les costumes, et jusqu'aux manies des personnages qui appartenaient déjà à l'histoire.

Lorsqu'il avait un auditoire frivole, il se lançait dans ces récits réalistes qui l'ont rendu célèbre.

Il était impossible de garder son sérieux, tant il savait prendre la voix et le masque de ses héros qu'il mettait en scène.

On pouvait, sans se lasser, lui entendre raconter souvent la même histoire, parce que, selon son humeur, il variait son thème à l'infini.

Tout le monde sait qu'Henry Monnier, après avoir été clerc de notaire, employé au ministère de la justice, était entré dans l'atelier de Girodet. Il avait trop d'esprit pour ne pas s'apercevoir qu'il ne ferait jamais qu'un peintre médiocre. En revanche, il devint un caricaturiste spirituel, et il alla en Angleterre apprendre les secrets des aquarellistes.

Le bonheur accompagna toujours cet homme changeant.

Ses illustrations eurent un succès énorme.

« Il enrichit de dessins », comme on disait alors, les *Chansons* de Béranger et les *Fables* de La Fontaine, et les amateurs applaudirent à ses éclatants débuts.

Il faut avouer qu'à cette époque les amateurs étaient assez clairsemés et que, tout spirituels qu'ils étaient, les dessins de Monnier ne rehaussèrent point la gloire du chansonnier ni celle du fabuliste.

Mais quelle revanche éclatante! le spirituel artiste assista, plus tard, à bien des ventes où il vit ses œuvres de jeunesse, disputées avec rage, atteindre des prix fabuleux.

— Ça ne me donne pas deux liards de plus, disait-il, mais ça fait toujours plaisir.

En 1830, Monnier publia son premier volume de *scènes populaires* dessinées à la plume, c'est-à-dire le *Roman chez la portière*, *Jean Hiroux*, le *Voyage en diligence*, le *Dîner bourgeois*.

Il y eut, dans le monde artiste et littéraire, un véritable moment de stupefaction; jamais, jusqu'alors, on n'avait pris autant sur le vif; ce volume, qu'on ne s'y trompe pas, eut une influence énorme.

Cette influence fut-elle bonne ou mauvaise? Ce n'est ni le lieu ni l'heure de discuter cette question qu'on pourrait, du reste, résoudre en deux mots : l'influence fut mauvaise parce qu'elle fut le premier jalon posé sur le tracé de la route du réalisme, mais elle fut bonne parce que, plus que probablement, elle décida Balzac hésitant à s'ouvrir une voie qu'on venait de lui faire entrevoir.

Je sais bien que les fanatiques vont bondir; mais cela m'importe peu, parce qu'en écrivant ces lignes, effacées demain, mon intention ne saurait être de diminuer en rien le mérite de l'auteur de la *Comédie humaine*. Son admirable génie ne peut être atteint par aucune appréciation critique.

Ceci bien établi, est-il défendu de rechercher les origines de son talent? Tous les plus grands écrivains, philosophes et penseurs ont participé de quelqu'un.

L'œuvre d'un mauvais auteur, morte en naissant, a suggéré plus tard à un lecteur attentif un beau livre ou une belle comédie.

Montaigne, La Fontaine, Boccace, Molière, Corneille lui-même n'ont pas caché leurs origines. Nos contemporains, eux, mettent un soin extrême à les dissimuler, plus encore dans l'espoir fictif de paraître originaux que pour cacher d'insignifiants plagats.

Du reste, ceux qui crieront le plus en lisant l'influence accordée par moi au livre de Monnier sur les destinées de Balzac ne font aucune difficulté de reconnaître que, dans son immortelle *Comédie humaine*, le grand romancier n'a fait que continuer l'idée de Rétif de la Bretonne.

Rétif est mort depuis assez longtemps pour qu'on lui puisse dire de dures vérités. Eh bien, il faut reconnaître que, sans l'engouement des bibliophiles, mis en émoi par Monselet, bien peu de chose serait resté de lui.

Savez-vous combien on vend une cinquantaine de volumes qui forment l'œuvre de cet auteur? Vingt mille francs!

Vingt mille francs, c'est ainsi, et n'en a pas qui veut; il est vrai qu'il y a des gravures, et que l'œuvre est loin d'être sans mérite, mais vingt mille francs!

En faisant bonne mesure, cela vaudrait bien six livres dix sous.

Si Balzac, qui, du reste, parle de Rétif de la Bretonne avec un certain enthousiasme, a suivi son plan, ce qui est probable, ce qui, encore une fois, ne lui ôte pas un brin de gloire, il ne coûte rien de constater que Monnier lui a donné une manière. En dehors de cette manière même, on voit Balzac prendre carrément dans l'œuvre de Monnier, et y prendre son bien comme Molière prenait le sien, où il le trouvait.

L'étude des *Employés* de Monnier est antérieure à l'étude désignée par Balzac sous le même titre. Les personnages sont les mêmes, les types sont les mêmes, quoique bien moins bien dessinés dans Balzac; seulement l'étude de Monnier est une farce dessinée par un rapin; celle de Balzac est un drame puissant, tracée avec la plume lumineuse d'un maître.

Je cite les *Employés*, je pourrais citer bien d'autres choses encore. Monnier et Balzac sont nés la même année; mais, il ne faut pas s'y tromper, César Biroteau, dans sa grandeur et dans sa décadence, est bien le fils de Joseph Prudhomme.

Voulez-vous me permettre de citer ici le jugement d'un homme de grande valeur, Philarète Chaslé? sans vous dire à qui ce jugement s'applique, vous devinez, si vous pouvez.

« Nous remarquons d'abord que le fond du talent « de... est une vérité d'observation bourgeoise, « flamande, détaillée, admirablement minutieuse, « quelquefois excessive, souvent piquante. Nous « observerons, ensuite, que cette analyse bourgeoise « n'a trouvé sa valeur qu'après le triomphe définitif « de la bourgeoisie, après la Révolution de « 1830. »

Mais je m'aperçois que je fais de la critique, ce qui n'est ni mon intention ni mon droit, le pauvre Monnier ne m'appartenant que par le côté pittoresque.

Quand l'auteur des *Scènes populaires* mit à jour « ses productions, » le public qui goûtait ce genre était assez restreint, aussi il fallut un certain laps de temps pour que les scènes en question devinssent véritablement populaires.

Une débauche d'esprit, la *Famille improvisée*, que l'auteur joua lui-même, lui fit une popularité.

C'était une pièce à tiroir dans laquelle il jouait cinq ou six personnages. Ce genre était nouveau alors, et la pièce eut un succès si grand que Monnier alla la jouer en province.

Ce n'était pas un coup d'essai, comme on l'a imprimé à tort. Depuis « sa plus tendre jeunesse » Joseph Prudhomme avait eu un goût passionné pour le théâtre, et les nombreux théâtres bourgeois qui sillonnaient Paris, sous la Restauration, furent « témoins de ses succès. »

Monnier a raconté tout cela dans les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, ouvrage inférieur qu'il reniait avec obstination sur la fin de sa vie, prétendant que c'était l'œuvre de la spéculation et non la sienne. Non-seulement, le jeune Bonaventure jouait la comédie, mais la tragédie elle-même ne l'effrayait pas; sa passion dominante était pour le répertoire, il avait joué Tartuffe et Gros-René, Mascarille et Sganarelle, et en souvenir de ces hauts faits il conservait ses perruques avec un soin extrême.

L'excursion de Monnier au théâtre lui fut fatale : à partir du jour où il joua devant le vrai public, il négligea ses observations, et après avoir été employé, clerc, peintre, dessinateur, lithographe, comédien, auteur dramatique et philosophe observateur, il devint, tout simplement, un aimable convive, fort recherché et fort choyé, payant royalement son éche en esprit et en gaieté.

Il n'eut plus après que des séries de travail qui ne furent jamais de longue durée et, sauf les *Nouvelles scènes populaires*, publiées, en 1862, par notre très-excellent ami Achille Bourdilliat, le meilleur

et le plus aimable des éditeurs, les almanachs seuls et quelques petits journaux eurent la bonne fortune d'obtenir de lui quelques bribes de copie.

Malgré ce délaissement des lettres, Monnier ne demeurait pas oisif. Ses dessins rehaussés à l'aquarelle avaient repris faveur, et l'ancien élève de Girodet Trioson paraissait s'y être remis avec plaisir. Sa vie était réglée comme un papier de musique, ainsi qu'il sied à un bon bourgeois. Depuis une cinquantaine d'années, il habitait rue Ventadour; chaque matin, il allait prendre une tasse de café au lait au café de la Régence, il allait saluer les comédiens français et retournait au travail jusqu'à la nuit. Durant les courtes journées, il allumait une lampe, et dessinait sur bois; à six heures tout était fini : il dînait en ville.

Par plaisir, Monnier arrivait tard; il prétendait que c'était pour avoir plus faim.

Les convives avaient les dents longues et murmuraient. Quand il y avait des dames, on se mettait à table après le quart d'heure de grâce.

Monnier arrivait au milieu du potage. Il était sûr de faire son effet.

On attendait ses excuses, mais il n'en faisait jamais; il mangeait son potage tranquillement et il profitait de l'étonnement général pour ébaucher une plaisanterie ou une mystification.

Un jour, s'adressant à la maîtresse de la maison, épouse d'un négociant en dentelles; il lui avait demandé très-sérieusement et à très-haute voix :

— Est-ce que vous avez toujours le même boucher ?

Il avait compté sur un effet monstre; mais les convives avaient trouvé la question toute naturelle et la dame avait répondu avec émotion :

— Ah! toujours, monsieur; c'est plutôt un ami qu'un fournisseur.

Allez donc plaisanter chez des bourgeois!

Bonaventure se faisait fort tirer l'oreille lorsqu'on le priait de conter un de ces contes qu'il contait si bien; il voulait avant étudier son public. Par exemple, lorsque, sans l'en prévenir, on le lançait sur une piste, il partait comme une flèche; ses amis savaient cela et ne s'inquiétaient guère du mutisme des premiers plats. Mais le moment venu, on cherchait les mots prétextes, et, comme le conteur avait son sac bien garni, on en trouvait à revendre.

Un de nos camarades avait un art infini pour faire parler Monnier, qui tombait toujours dans le piège.

— Voulez-vous des choux de Bruxelles ?

— Merci.

— Je ne puis jamais parler de Bruxelles sans penser à votre Belge qui voulait à toute force mourir sous des lambris dorés.

— Il n'était pas de Bruxelles, reprenait naïvement Joseph Prudhomme; il était de Namur. C'était un pauvre diable qui n'avait aucune idée de la fortune, et comme il était fort malade, il avait envoyé sa femme demander au richard d'en face de le laisser mourir sous ses lambris dorés.

La bonne femme insistait.

— C'est le vœu d'un moribond; le dernier vœu, savez-vous, monsieur, c'est sacré.

— Mais, madame! mais, madame!... disait le richard épouvanté.

— Le dernier désir, monsieur; vous n'aurez pas le cœur de refuser, savez-vous ?

— Mais, disait le richard exaspéré, mais, ma brave femme, je ne donne pas à mourir, savez-vous ?

— C'est la première chose qu'il vous demande et la dernière, monsieur.

Le richard était ébranlé.

— Allons, monsieur, un bon mouvement, ça n'abîmera pas votre salon.

— Mon Dieu, ma brave femme, je ne demanderais pas mieux; mais, sapristi! que ça tombe mal, j'ai justement du monde à dîner.

L'histoire durait une heure; il va sans dire que le conteur imitait le richard belge, la femme, le moribond et les convives de la façon la plus drôle du monde.

Monnier n'était pas méchant, mais il n'aimait pas son prochain plus que lui-même pour l'a-

mour de Dieu, et il y avait même de par le monde des gens qu'il n'aimait pas du tout.

Jules Janin était de ce nombre. Cette petite haine était une affaire de femme. Au temps de la jeunesse, le prince des critiques, plus jeune que lui de cinq ans, avait été préféré par une de ces femmes qui aiment à changer quelquefois, comme si les hommes étaient de l'or et qu'on gagnât au change.

Janin avait naturellement bien vite oublié l'aventure, mais Monnier lui en garda rancune.

Ils ne se voyaient jamais; mais, malgré le soin que Janin mettait à l'éviter, ils se trouvaient chacun face à face à toutes les premières représentations et à tous les enterrements de la famille artistique.

Au théâtre, Joseph Prudhomme ne disait rien, il était dans son temple, et, d'ailleurs, il n'était pas de ceux qui troublent leurs fêtes à plaisir; mais, aux enterrements, c'était bien différent, il se plaçait derrière l'auteur de *l'Ane mort* et, pendant tout le chemin, il disait :

— En voilà encore un qui s'en va. C'était peut-être un faux bonhomme qui avait trompé son ami. Ainsi finissent ceux qui trahissent l'amitié; ton tour viendra.

Et en lui passant le lobe d'argent, après avoir aspergé le cercueil, il lui disait d'une voix caverneuse :

— Je te dis que ton tour viendra; il arrive!...

Janin n'aimait pas cette facétie qui, répétée peut-être cent fois, avait fini par l'agacer horriblement. Lorsque la maladie vint lui enlever les jambes et le clouer sur son fauteuil, il disait :

— Dans mon affliction, il me reste une consolation bien grande : je ne rencontrerai plus cet animal de Monnier.

Quand on annonça la mort du prince des critiques, les lèvres de l'élève de Brard et de Saint-Omer se serrèrent, ses joues se plissèrent, et il dit d'un ton sec :

— Je lui avais bien dit que son tour viendrait; c'était bien la peine de me faire tant de chagrin en 1826!

Comme on avait pillé et repillé les histoires et les mots de Monnier, il en était arrivé à se persuader que tout ce qu'on écrivait lui avait été pris. Cette manie était bien excusable.

Jamais colère ne fut plus grande que celle qu'il éprouva le soir de la première représentation de *l'Homme n'est pas parfait*, en voyant Boiraud, son Boiraud à lui, un des fantoches les plus abominablement réels de sa collection, là, en chair et en os, représenté par Grenier et plus beau que nature.

Monnier sortit, il éclatait; où alla-t-il passer sa colère? Dieu le sait; mais l'orage grondait dans sa cervelle, et il ne tarda pas à éclater sous la forme d'une lettre fulgurante adressée à Théodore Barrière. Par un hasard assez piquant, il rencontra auprès de la boîte celui à qui il écrivait.

— Tenez, fit Monnier en allongeant le bras, voilà une lettre qui vous était destinée, mossieu!

— Ah! fit Barrière, qui était bien le plus jovial garçon qu'il y eût au monde, qu'est-ce qu'il y a dans ta lettre ?

— Lisez.

— Pas si bête de lire ça; dis-moi ce qu'il y a, tu racontes si bien.

— Il y a, s'écria Monnier, que, puisque certains vois, — les plus répréhensibles de tous, — ne sont pas punis par la loi, vous auriez dû me voler aussi tous mes autres personnages; ça ne vous aurait pas coûté davantage.

— Ah! tu vas trop loin.

— Non, monsieur, s'écria Prudhomme. L'homme qui n'écoute pas les cris de sa conscience outragée n'est pas digne de les posséder. La nature a mis une superfétation à son organisme.

— Répète un peu ça, je t'en prie.

— Oui, mossieu: l'homme qui n'écoute pas les cris de sa conscience outragée n'est pas digne de les posséder. La nat...

— Arrête-toi là, la phrase est plus drôle comme ça, je la mettrai dans une pièce.

— Tu crois qu'elle fera de l'effet? demanda Monnier, qui, à l'idée de faire rire, avait oublié sa colère.

— Un effet sûr.

— Je te la donne, mais ne me prends plus rien, n'est-ce pas ?

— C'est entendu.

— Ah! à propos, dis à Grenier, quand il allume ton allumette sur son pantalon, de ne pas froter si fort, il faut que le mouvement soit exécuté avec aisance.

Le créateur de Boiraud était un amant passionné de la farce, et il l'aimait pour elle-même; souvent il lui arrivait de faire des plaisanteries dont il ne parlait à personne, mais qui finissaient toujours par se savoir.

Le comte Pillet-Will, gouverneur de la Banque de France, possède un palais rue Moncey; en été, à la petite porte de ce palais, se tient un suisse.

Ce suisse, qui pourrait s'asseoir à l'ombre en plein Paris dans un parc de deux hectares, aime mieux prendre le soleil sur le trottoir.

Toutes les semaines, Monnier, en allant voir Cham, passait rue Moncey et disait au suisse d'un air dégagé :

— Pillet va bien ?

Le suisse se levait, considérait cet homme qui parlait de son maître avec tant de familiarité et se confondait en salutations.

— Monsieur veut-il me dire son nom pour que je dise à M. le comte que monsieur s'est informé de ses nouvelles ?

— Merci, c'est inutile.

Arrivé au bout de la rue Moncey, au coin de la rue de Clichy, où se trouve une gargote de cochers, il entr'ouvrait la porte :

— Pillet n'est pas là ?

— Non monsieur, disait la gargotière, il y a bien longtemps que nous ne l'avons pas vu.

Et Monnier s'en allait en riant.

Pourquoi? lui seul le savait.

Il y a quelques mois, Henry Monnier vint faire une visite au directeur du *Moniteur universel*. En s'en retournant il rencontra sur le grand escalier Jules Lavée, l'habile artiste qui reproduit d'une façon si merveilleuse les tableaux de Neuville et de Detaille dans le *Monde illustré*.

Le jeune artiste avait avec lui un petit chien *bull pur*. Monnier caressa le chien, le chien grignota les bottes de Monnier.

Prudhomme se réveilla.

— Il aime la chaussure, dit-il d'une voix caverneuse; ce n'est pas là où je placerais mes affections.

Il les plaçait mieux en effet, si l'on en juge par les regrets des nombreux amis qui ont conduit à sa dernière demeure le dernier bourgeois de Paris.

JULES NORIAC.

AVIS

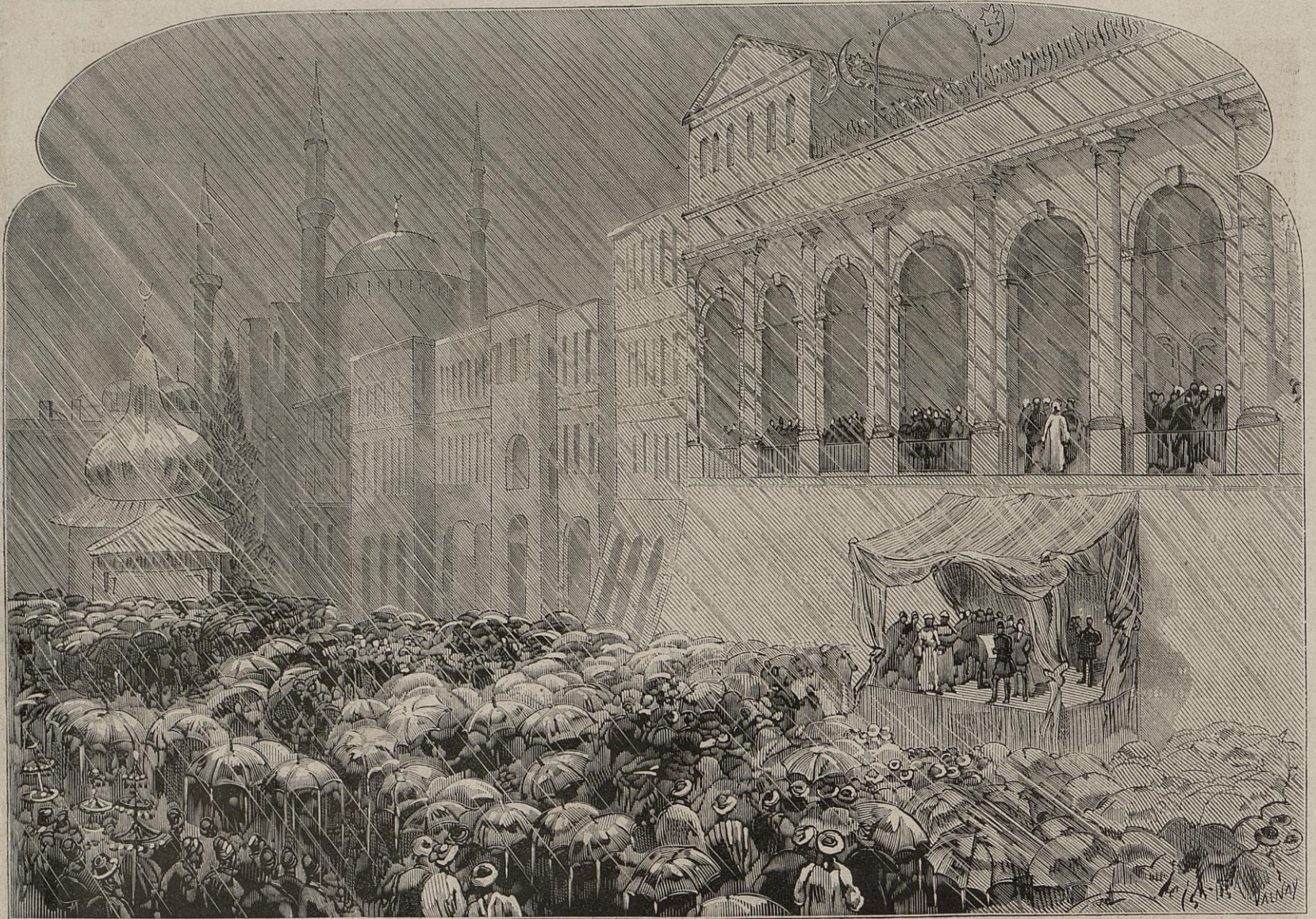
Le succès qu'ont eu *les Mois* de MM. François Coppée et Giacomelli a été tel que la première édition de cette artistique publication a été enlevée presque aussitôt après son apparition.

Une nouvelle édition est sur le point de paraître, et nos abonnés, désireux de profiter de l'avantage que nous avons été heureux de leur offrir en obtenant pour eux une réduction d'un tiers sur le prix de ce splendide album, n'auront à subir aucun retard dans leurs demandes.

Après un tel succès dont nos abonnés ont eu la primeur par les charmantes gravures qui ont précédé la publication des originaux de M. Giacomelli, le *Monde illustré* ne pouvait s'arrêter, et, réservant la collaboration précieuse de MM. Giacomelli et Coppée pour d'autres sujets, nous avons cherché à faire de nouveaux *Mois*, tout différents des premiers, en nous adressant à MM. Charles Monselet et Edmond Morin. Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs des maîtres qui les ont si souvent récréés et charmés. Il en sera encore ainsi pour

LES MOIS GASTRONOMIQUES

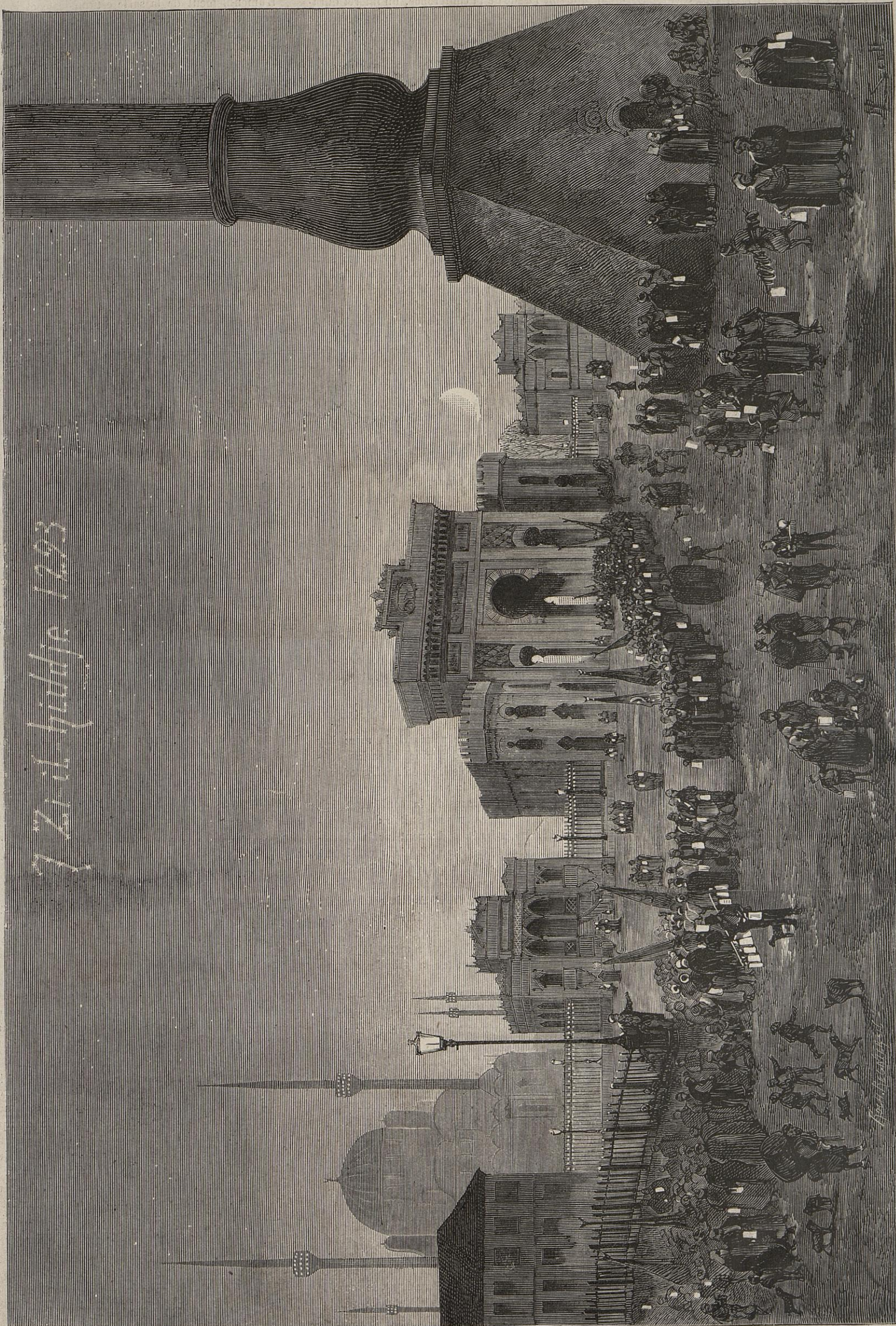
dont le premier paraîtra dans notre prochain numéro.



La Constitution de l'empire ottoman proclamée à la Sublime-Porte, le 23 décembre 1876, à midi (le 7 Zi-il-hiddjé 1293, à sept heures et demie à la turque)
(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. J. Viand.)



La Conférence plénière de Constantinople au palais de l'Amirauté, le 23 décembre 1876. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Hayette.)



7201-1-1293

CONSTANTINOPLÉ. — Illumination de la place de Stamboul (Séraskierat) et démonstration des Soffas en l'honneur de la Constitution, dans la nuit du 23 décembre.

(Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. J. Viaud.)

NOS GRAVURES

Henry Monnier

HENRY MONNIER, aussi célèbre par ses charges spirituelles que par ses dessins, ses livres, ses pièces de théâtre et son talent de comédien, est mort le mercredi 3 janvier, à onze heures du soir, dans son appartement de la rue Ventadour. C'est un des types les plus curieux et les plus populaires de Paris artiste qui vient de disparaître.

Né le 6 juin 1799, à Paris, Henry Monnier commença par être clerc de notaire, puis surnuméraire au ministère de la justice. Dégoûté du métier de « plume » il entra dans les ateliers de Gros et de Girodet où il se distingua comme excellent caricaturiste. Il illustra alors les chansons de Béranger et les fables de La Fontaine, et exposa au Salon de 1826 en qualité de lithographe.

En 1830, Henry Monnier publia le livre qui a fait sa réputation et qui est resté son principal titre : *Scènes populaires dessinées à la plume*, renfermant *le Roman chez la portière*, *le Dîner bourgeois*, *le Voyage en diligence*, *Jean Hiroux*, etc. Là se montraient pour la première fois ces types frappants de Jean Hiroux et de Joseph Prudhomme, que l'auteur n'a fait que développer depuis, dans la deuxième édition des *Scènes populaires* (1831); dans les *Nouvelles scènes populaires* (1835-1839, 4 vol.); les *Scènes de la ville et de la campagne* (1841, 2 vol.); les *Scènes populaires complètes* (1846, 2 vol. in-8°); les *Bourgeois de Paris* (1854) et surtout dans les *Mémoires de Joseph Prudhomme* (1857, 2 vol. in-12), reproduction exacte comme une photographie, des mœurs, des habitudes et du langage des classes infimes ou de la partie la moins intelligente de la bourgeoisie.

M. Henry Monnier a encore arrangé plusieurs de ces types pour la scène, où il les a joués lui-même. Ses débuts, comme acteur, eurent lieu au Vaudeville de la rue de Chartres, en 1828, dans la *Famille improvisée*, première incarnation de Prudhomme. La *Grandeur et la décadence de Joseph Prudhomme*, comédie en cinq actes représentée à l'Odéon en 1832, fut, en ce genre, son principal succès. Les *Compatriotes* avaient également réussi aux Variétés, en 1849. Il donna depuis le *Roman chez la portière* et le *Bonheur de vivre aux champs* (1853); ces deux pièces furent jouées le même soir au Palais-Royal; *Peintres et bourgeois*, en trois actes, en vers, en collaboration avec M. G. Renoult à l'Odéon, en 1855; aux Variétés, *Joseph Prudhomme, chef de brigands* (septembre 1866).

Parmi les autres œuvres du spirituel auteur, on peut encore citer les nombreux articles qu'il fournit au livre de *Cent-Un*, à la *Grande ville*, au recueil intitulé *Babel*, aux *Petits français*, à la *Bibliothèque pour rire*, etc. Il collabora constamment, depuis 1843, à la série d'almansachs comiques, pittoresques et charivariques de MM. Huart, Taxile Delord et Moléri.

En mars 1870, Henry Monnier reparut sur la scène et donna à l'Ambigu une quarantaine de représentations de *Joseph Prudhomme* et du *Roman chez la portière*. Pendant ses dernières années il collabora au *Monde illustré* comme dessinateur et au *Petit Moniteur* comme critique d'art.

Son dernier article, intitulé *la Gloriette*, a paru dans l'*Almanach comique* de 1877. Henry Monnier n'était pas chevalier de la Légion d'honneur.

M. V.

Constantinople

IL nous faudrait tout un numéro pour reproduire les articles et les croquis que nous recevons de Constantinople, à l'occasion de l'ouverture de la conférence et de la proclamation de la nouvelle Constitution. Nous sommes obligés de nous borner aux choses les plus saillantes, pour laisser la place aux autres actualités. Si notre dessin de la conférence est un peu restreint, c'est que nous avons publié déjà les portraits de ses membres, et que la salle, désormais historique, où elle se tient n'a rien de bien pittoresque. Voici, d'ailleurs, une sérieuse description du palais de l'Amirauté :

La salle où sont réunis les diplomates qui travail-

lent en ce moment à rendre la paix à l'Orient et à l'Europe mérite, sans doute, une mention spéciale, car, quelle que soit l'issue de la conférence, un intérêt durable s'attachera toujours aux lieux qui ont été le théâtre de si graves délibérations. Les notes que je vous envoie ont été recueillies sur place, pendant que votre dessinateur, M. Hayette, crayonnait les particularités les plus remarquables de cette salle, désormais historique. Le palais de l'Amirauté, où se réunissent les plénipotentiaires, est bâti au bord de la *Corne-d'Or*, sur la rive droite du golfe, quand on vient du Bosphore, et sa trompeuse élégance sert à masquer les horreurs du bas quartier turc de Kassim-Pacha, sale, fangeux et misérable entre tous. Le *Ghetto* de Rome est un lieu de délices auprès de ce fouillis de décombres et d'immondices.

Le palais, à peu près carré, est construit en pierre blanche ou badigeonnée en blanc, sauf le contour des fenêtres et certains pans de murs qui sont peints en rouge sang de bœuf, et le tout fait de loin l'effet d'une grosse pièce montée de pâtisserie faite de crème et de chocolat. De près, c'est dur, cru et surtout dégradé, comme tout ce qui existe en Turquie. La première résidence officielle du grand-amiral fut d'abord construite en bois, comme beaucoup de *konaks* et de *yalis* même des plus grands seigneurs.

Un jour, Abdul-Aziz, qui avait fait construire ce grand chalet, le trouva de mauvais goût, ordonna de le démolir et d'élever à sa place le palais qui existe aujourd'hui. Cette nouvelle fantaisie coûta quelque dix millions... aux créanciers de la Turquie.

A l'intérieur, une spacieuse cour carrée, avec une double colonnade de marbre blanc, est éclairée par un ciel ouvert, et il faut bien les rayons du soleil d'Orient pour égayer un peu ces grandes surfaces blanches, nues et tristes, dépourvues de toute espèce d'ornement. Une balustrade de marbre blanc couronne l'édifice en encadrant sa toiture peu saillante et invisible du bord de l'eau. La façade principale, avec colonnades et portique, se développe le long de la *Corne-d'Or*. A la gauche du palais s'étendent les chantiers, les bassins de l'Amirauté, dont l'entrée est sévèrement gardée par d'inflexibles sentinelles. Plusieurs bouées énormes, placées en avant de l'Amirauté, portent des pavillons destinés aux corps-de-garde, qui interdisent l'approche de ces lieux aux caïques indiscrets et n'y laissent pénétrer que les soldats de marine et les employés pourvus de leur carte ou *teskére*.

Une petite terrasse sépare le palais de la mer; il y croît un gazon maigre et une douzaine d'acacias chétifs y grillent aux rayons du soleil, en été, et frissonnent aujourd'hui au souffle glacé du vent de Thrace.

La salle affectée aux séances de la conférence fait partie des appartements réservés au sultan dans le palais de l'Amirauté. Deux fenêtres donnent sur la *Corne-d'Or*, et, de l'autre côté de l'eau, l'horizon est borné par la chaîne des sept collines qui portent Stamboul, ses mosquées, ses tours, ses palais et les arceaux brisés du vieil aqueduc de Valens. Tout à fait en face du palais est le Phanar ou quartier des Grecs de Constantinople, où des maisons de bois, irrégulières et délabrées, masquent à peu près entièrement la vieille cathédrale, humble et basse, et la grande mesure appelée le Patriarcat.

La vaste nappe de la *Corne-d'Or* est sillonnée par d'innombrables caïques, dont les bateliers portent le fez, le turban et d'éclatantes chemises de couleur. De temps à autre, l'onde s'agite et écumant sous les roues des bateaux-omnibus, qui partent du pont du Bosphore et vont jusqu'à la mosquée d'Eyoub, où les sultans ceignent le sabre d'Osman le jour de leur avènement.

En face du palais se tient, immobile et rêveuse, une vieille frégate-école, démantelée, désarmée, désemparée, saisissante image du vaisseau de l'État, comme dirait M. Prudhomme. La proue porte encore le faucon doré de la maison d'Osman; mais le bec de l'oiseau est émoussé, et le frolement d'un cuirassé lui a cassé dernièrement une de ses ailes. Tout autour voltigent les mouettes, qui tantôt plongent leur long bec avide à la poursuite de leur proie, tantôt se reposent à la surface de l'eau et se font bercer par les flots doucement agités. Les autres fenêtres de la salle donnent sur le petit port, où s'abrite la flottille des caïques. Plus haut, le regard découvre le sommet de la tour de Galata, le palais d'Angleterre, le versant nord de Péra et le grand cimetière du *Téké*, où dorment des milliers d'Osmanlis à l'ombre des vieux cyprès qui dévalent tout le long de

la colline, depuis l'hôtel de la Municipalité jusqu'à la mer.

L'aménagement de la salle est modeste et banal, à l'exception du riche tapis de Smyrne, dont la laine est déjà fatiguée et légèrement éraillée. Un buffet en bois de chêne porte une pendule et deux candélabres d'argent à trois branches, lourds et de mauvais goût. Des candélabres tout pareils se retrouvent sur la cheminée de marbre blanc, à incrustations jaunes, et y font compagnie à de faux vases de Chine, dont la laideur, comme couleur et comme forme, n'a pas été dépassée. Quatre sofas et douze fauteuils sont recouverts en damas à fond rose, à petits ramages bleus et verts, le tout très-fané. Les tentures de la porte et des fenêtres sont de la même étoffe. Les murs, peints en jaune pâle, sont nus comme la main ou comme la Vérité. Un poêle de fonte dissimulé dans une gaine en bronze, et dont les tuyaux vont sortir par un carreau de vitre, dépare étrangement cette pièce et représente la vulgarité du confort européen faisant irruption dans la poésie de l'Orient. Cette poésie s'est réfugiée au plafond, où de merveilleuses arabesques folâtres sur un fond d'or, et dans les quatre motifs des angles, traités avec beaucoup de soin et offrant à nos regards charmés des *yalis* élégants, des mosquées, des minarets s'élançant du milieu des palmiers vers le ciel bleu. Une grosse chaîne dorée retient un grand lustre, blanc et rose, suspendu au milieu de la table. Celle-ci est parfaitement ronde et recouverte du traditionnel tapis vert.

Voici pour le décor, quant à la mise en scène, on comprendra que notre artiste n'ayant pas assisté à la conférence, il en a placé les personnages selon les relations d'un assistant obligeant.

Voici maintenant comment le *Phare du Bosphore* résume la cérémonie de la proclamation :

« A sept heures et demie à la turque (environ midi), la Constitution a été proclamée dans la cour de la Sublime-Porte sous une pluie battante qui a beaucoup gâté la fête. La cérémonie a duré une demi-heure.

« Saïd-Bey a présenté la Constitution dans une bourse en velours ornée de diamants à S. A. le grand-vizir, qui l'a remise au Beylektchi effendi, après avoir prononcé une courte allocution.

« Étaient présents : S. A. le Chéik-ul-Islam, le corps des ulémas, les fonctionnaires de tout grade en brillant uniforme et une foule immense.

« La lecture de la charte, interrompue fréquemment par des cris enthousiastes, a été saluée par la musique militaire et par des salves d'artillerie.

« Les soldats formaient la haie. Après la cérémonie, S. A. Midhat-Pacha a reçu les félicitations de tous les fonctionnaires, ainsi que de S. S. le patriarche œcuménique. »

Nous n'avons pas à publier ici ladite Constitution, qui regarde surtout les journaux politiques. Quant aux réjouissances qui ont suivi cet événement, elles ont duré toute la nuit du 23 décembre.

Nous avons choisi parmi toutes sortes de démonstrations joyeuses, illuminations, etc., etc., l'aspect assez original de la place du Séraskiérat pendant cette même nuit.

« Un millier de softas, nous dit notre correspondant, débouchent par la porte centrale du fond et se dirigent vers le premier plan, portant des fanaux et des drapeaux ottomans. Les softas, après avoir fait une ovation à Midhat-Pacha, ont traversé la place du Séraskiérat pour se rendre à la mosquée Suleïmanieh, y faire une prière publique. Ils sont allés ensuite devant le palais de Dalma-Baghtché acclamer le sultan, et sont rentrés à Stamboul par la grande rue de Péra, acclamant en passant l'ambassadeur d'Angleterre et le marquis de Salisbury. L'enthousiasme était grand cette nuit-là à Constantinople, et les manifestations ont duré jusqu'au jour. La première réunion de la conférence a eu lieu au palais de l'Amirauté, le 23 décembre, en même temps qu'à l'autre bout de Stamboul on proclamait la Constitution. C'était là un effet combiné à dessein; pendant le discours d'ouverture prononcé par Safvet-Pacha, le canon annonçait la promulgation de la charte. »

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans la notice biographique que nous avons publiée sur M. le comte de Chaudordy.

L'honorable diplomate n'est point né en 1819, mais en 1828. Nous n'avons aucun intérêt à le vieillir, et le pays, qui apprécie ses services, sera charmé de savoir qu'il est plus jeune de dix ans que nous ne l'avons fait.

L'Incendie de Moulins

UN terrible incendie a éclaté le 3 janvier, un peu avant sept heures du soir, dans le faubourg Chaveau, à Moulins, près de la barrière du chemin de fer. Activé par le vent, le feu s'étendit en moins d'une heure sur un espace de plus de 200 mètres.

On crut un moment que la ligne du chemin de fer serait le point où s'arrêterait l'incendie. A la hâte, on fit autour du passage à niveau un remblai de terre pour empêcher les flammes, poussées par le vent, de traverser la voie et d'atteindre la partie du village située de l'autre côté.

A ce moment, le train de Paris arrivait. Les mécaniciens, à la vue du sinistre (les flammes léchaient littéralement la voie), serrèrent les freins et arrêterent la marche du train. Le conducteur descendit, fit fermer avec soin les portières des wagons et lever les glaces; puis, ordonnant de chauffer à toute vapeur, le train passa comme l'éclair au milieu des flammes. Il s'agissait d'empêcher les flammes de pénétrer dans les voitures ou le feu d'atteindre les boiseries. A quelques cents mètres, le train s'arrêta de nouveau, et, après un examen des voitures et la constatation du passage sans accident, le chef du train donna de nouveau le signal du départ.

A ce moment, la maisonnette du gardien du passage à niveau, située du côté du village que l'on voulait préserver, était atteinte par les flammes. Le village ne devait pas longtemps attendre le même sort. Ce quartier, composé principalement de maisons de cultivateurs, de granges et d'écuries couvertes en paille, et dont les côtés étaient fermés avec des branchages ou des balais, s'enflamma dès les premières étincelles. Aussi le feu ne s'arrêta-t-il qu'à l'étang Chaveau, c'est-à-dire lorsqu'il ne trouva plus d'aliments à dévorer. Il était alors deux heures du matin. 11 maisons d'habitation et 60 granges remplies de récoltes ont été détruites, sans compter un nombre considérable d'étables, hangars, qui ne sont actuellement que des cendres. Sur une longueur de 1,500 mètres, plus de 100 maisons ont été démenagées; le mobilier, jeté pêle-mêle de toutes parts, est aux trois quarts hors d'usage. On ne peut encore apprécier les dommages, mais ils sont considérables. Des souscriptions sont ouvertes pour venir en aide aux victimes.

Bénédictio de la nouvelle Manufacture de Sèvres

Le jeudi, 4 janvier, a eu lieu la bénédiction de la nouvelle Manufacture de porcelaine de Sèvres, par M^r Mabile, évêque de Versailles.

M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, et M. L. Robert, administrateur de la Manufacture, entourés des principaux chefs de service, accompagnés de M. Laudin, architecte, de M. Touzelin, maire de Sèvres, de M. le docteur Lesseré et de plusieurs membres du conseil municipal, ont reçu M^r Mabile au haut du perron, à l'entrée du vestibule où un autel décoré avec beaucoup de goût avait été dressé à la hâte. M. de Chennevières s'avancant au-devant de l'évêque a prononcé les paroles suivantes:

« Monseigneur, je remercie profondément Votre Grandeur, au nom de l'administration des Beaux-Arts, et particulièrement au nom du personnel de la Manufacture, d'avoir bien voulu venir de Versailles pour bénir les nouveaux bâtiments de cet établissement national, si populaire en France et dans le monde entier, ses ateliers et ses collections. Quand, auprès de la vieille carène délabrée et abandonnée, et qui pourtant a fourni jadis les plus brillants voyages et découvert des mondes inconnus, un navire nouveau est lancé à la mer, la bénédiction du prêtre appelle sur lui, sur son équipage et sur les courses aventureuses qu'il va entreprendre, la protection divine.

« Puisse votre bénédiction, Monseigneur, attirer et fixer la faveur d'en haut sur cette maison, la maison mère de la céramique française, à laquelle sont attachés,

dans notre pays, la tradition, la fortune et les progrès d'un art qui tient tant de place aujourd'hui dans l'industrie humaine. Puisse-t-elle la fixer aussi, Monseigneur, sur les familles des artistes et des artisans, peintres, sculpteurs, mosaïstes, émailleurs, modelers, tourneurs, ajusteurs qui vont remplir cette ruche de leur travail délicat et de leurs ingénieuses inventions. En travaillant pour la gloire de la France, ils travaillent pour la gloire de Dieu, car la gloire de Dieu et la gloire de la France ont été de tout temps inséparables dans l'esprit des peuples. »

Puis l'évêque revêtu de la chape et la mitre et entouré du clergé de Sèvres a été conduit dans les bâtiments destinés à la fabrication. Arrivé devant un four qui était en feu depuis la veille, M^r Mabile l'a béni en prononçant les paroles consacrées par l'Église. Cette scène, que représente notre gravure, avait un grand caractère et empruntait aux lueurs incandescentes qui éclairaient le prêtre un aspect étrange et solennel.

Après avoir successivement passé dans les ateliers des mosaïstes, des sculpteurs et des tourneurs et avoir terminé sa visite par le musée céramique, l'évêque est redescendu au vestibule d'entrée où dans une improvisation élevée et patriotique il a appelé les bénédictions du ciel sur notre grande manufacture nationale dont il a rappelé à grands traits les phases successives et les services immenses qu'elle a rendus et rend chaque jour encore à l'art de la céramique.

Catastrophe d'Arras

UN épouvantable sinistre vient de consterner la population entière d'Arras. Dans la nuit du 6 au 7 janvier, vers minuit moins vingt, un fracas horrible se faisait entendre du côté de la rue de la Tailleurie. Une maison entière, celle de M. Samart-Rombière, épicière en gros, venait de s'érouler, ensevelissant sous ses ruines quatre personnes: M. et M^{me} Samart, un de ses fils, âgé de six ans et demi, et une vieille dame, locataire d'une partie de la maison. Le fils aîné de M. Samart et des demoiselles de magasin, logées dans un arrière-bâtiment resté en partie debout, avaient pu, comme par miracle, s'échapper sains et saufs.

L'on se mit aussitôt à organiser le déblaiement avec l'aide d'un piquet du génie et de soldats de ligne. Après de longues heures de travail, on a retrouvé successivement les quatre victimes de cette terrible catastrophe. L'état des corps indiquait que ces malheureux avaient été surpris dans leur sommeil.

Il n'y a aucun doute sur la cause de cette catastrophe. M. Samart avait eu la fatale idée d'installer au deuxième étage une machine à vapeur dont les trépidations ont désagrégé le mur de refend, lequel a cédé sous le poids d'une surcharge considérable produite par une accumulation de marchandises.

M. le Comte de Mouy

MONSIEUR le comte Charles de Mouy, premier secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, a été élu secrétaire de la Conférence par tous les ambassadeurs, à l'unanimité. Ce jeune diplomate, dont la réputation littéraire est faite depuis longtemps, est né le 11 septembre 1834, d'une famille de Picardie; il fit ses études au lycée Bonaparte. Attaché au ministère des affaires étrangères, il fut nommé secrétaire d'ambassade en 1865. Deux ans auparavant, il avait épousé M^{lle} Amet, la petite-fille du général Junot et de la duchesse d'Abrantès.

M. de Mouy a été le collaborateur assidu de plusieurs revues, et il a publié autrefois, dans divers journaux quotidiens, la *Presse*, le *Constitutionnel*, etc., de nombreux et élégants articles de critique littéraire.

Nous ne croyons commettre aucune indiscretion en disant qu'il est l'auteur des *Lettres du Bos-hore* qui ont paru récemment dans le *Journal officiel*, œuvre gracieuse et originale, tout imprégnée d'air et de soleil, toute pénétrée de la poésie de l'Orient. Signalons enfin un de ses titres les plus solides à une durable réputation: *Don Carlos et Philippe II*, ouvrage historique qui a été couronné par l'Académie.

Une branche de la famille de Mouy est établie depuis longtemps en Bavière et le chef en est le comte Joseph-

Charles de Mouy, chambellan et grand maître des cérémonies à la cour du roi Louis XII.

M. Georges Costa-Foro

LA Roumanie vient de perdre dernièrement un de ses hommes d'État les plus remarquables, M. Georges Costa-Foro, dont le nom est bien connu dans le monde diplomatique.

Né à Bucarest le 26 octobre 1821, il se trouva dans sa jeunesse dépourvu des avantages de la fortune; sa famille ayant subi les pertes les plus considérables dans les troubles qui agitaient le pays à cette époque.

Grâce à son intelligence, il put par son travail se suffire à lui-même et venir compléter à Paris les solides études qu'il avait commencées à Bucarest. Il conquit avec beaucoup de distinction ses grades à la Faculté de droit de Paris, d'où il sortit le premier docteur roumain.

De retour dans son pays, il entra dans la magistrature et s'y fit distinguer par sa science, son intégrité et son indépendance.

Le mouvement de régénération sociale et politique qui se faisait vers 1855 en Roumanie ne pouvait laisser Costa-Foro indifférent. Il prit une part très-considérable à tous les travaux de réorganisation du nouvel édifice social, et s'appliqua tout particulièrement à l'organisation de l'enseignement dont il fut pendant vingt-six ans l'un des plus brillants membres en qualité de professeur à la Faculté de droit de Bucarest et de recteur de l'université.

Comme représentant de la nation, Costa-Foro fut un des plus remarquables orateurs de la tribune roumaine. Il fut tour à tour ministre de l'intérieur, de la justice, et, en dernier lieu, ministre des affaires étrangères.

Dans les missions extraordinaires diplomatiques qui lui furent confiées en 1866, à Constantinople, Paris, Saint-Petersbourg, ainsi que dans le poste d'agent diplomatique de Roumanie, qu'il occupait dernièrement à Vienne, il rendit les plus grands services à sa patrie et sut se créer de nombreuses et sûres relations dans la haute société européenne. C'est lui qui négocia avec le comte Andrassy le traité de commerce conclu l'année dernière entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie.

La mort de M. Costa-Foro laisse d'unanimes regrets dans sa patrie et à l'étranger.

Son fils, M. Constantin Costa-Foro, est à Paris, attaché à l'agence diplomatique de Roumanie.

Pour le *Drame au fond de la mer*, voir le dernier numéro à l'article Théâtre. — Pour les *Obsèques des vic-times de Brooklyn*, voir l'avant-dernier numéro, où la question a été traitée.

UNE PAGE OUBLIÉE D'HENRY MONNIER

NOUS mettons sous les yeux du lecteur une scène détachée du recueil intitulé: *Comédies bourgeoises* (collection Hetzel). On y voit de face, et dans toute la majesté de sa sottise ce M. Joseph Prudhomme qu'Henry Monnier a modelé d'une main si puissante, et auquel il a prêté tant de relief par son triple talent d'écrivain, de peintre et de comédien.

Pour bien saisir la réalité bouffonne du croquis qui va suivre, il faut savoir que la scène se passe chez M^{me} Bidard, le jour de sa fête, et en présence de ses trois enfants et d'une nombreuse assistance de parents et d'amis:

M^{me} BIDARD. — Ah! ça, nous avons un petit compte à régler ensemble, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME. — Avec moi, belle dame, le plus humble de vos valets?

M^{me} BIDARD. — Oui, avec vous. C'est la première fois que vous laissez passer le jour de ma fête sans me dire quelque chose.

M. PRUDHOMME. — Au milieu de tant de personnes réunies pour chanter vos louanges, je n'osais, belle dame, y mêler la mienne.



THÉÂTRE-HISTORIQUE. — Un Drame au fond de la mer, par MM. F. Dugué et R. Cortambert. — L'assassinat du 3^e acte. — (Dessin de M. Vierge.)



1. H. Monnier en 1822 (d'après une aquarelle de Chalon). 2. H. Monnier en 1873 (phot. Trinquant). 3. La « Famille improvisée, » rôle du maquignon. 4. La « Roman chez la portière, » rôle de Mme Desjardins. 5. La « Famille improvisée, » rôle de Coquerel.

HENRY MONNIER. — Portraits et transformations. — (Composition de M. Edmond Morin.)

M^{me} BIDARD. — Osez, osez, et moquez-vous du qu'en dira-t-on.

NICOLET. — Il n'y a plus à reculer; c'est l'instant, c'est le moment.

M. PRUDHOMME (*sévèrement*). — Je ne dois, monsieur, ce me semble, obéir qu'aux ordres émanés de madame.

NICOLET. — Aussi, monsieur, ne suis-je que l'interprète des désirs exprimés par elle.

M. PRUDHOMME. — J'ai cru répondre à madame comme je devais le faire, en motivant les causes de ma non-participation.

NICOLET. — Je parierais que vous avez en poche quelque joli bouquet.

M. PRUDHOMME. — Vous pourriez bien ne pas gagner, monsieur, car je ne fais pas de bouquets, je n'envoie pas d'énigmes aux journaux, il ne court point de madrigaux de ma façon.

NICOLET. — Pourquoi vous taire, quand les échos de cette salle retentissent encore de vos chants de l'an passé?

M. PRUDHOMME. — Mais de par tous les saints, monsieur, brisons là, je vous en conjure!

(M. Prudhomme exécute une pirouette sur lui-même, aussi lestement toutefois que le lui permet son obésité. Il cherche à fendre la foule qui l'entourne, quand Nicolet, volant sur ses traces, lui barre le passage, en le retenant dans ses bras.)

NICOLET. — Vous ne vous échapperez pas; vous ne priverez pas ces dames d'un espoir dont vous les avez bercées.

M. PRUDHOMME (*exaspéré et rajustant de son mieux le désordre de sa toilette*). — Mais c'est me traquer comme une bête fauve, monsieur, avec moins d'égards, peut-être.

M^{me} BIDARD. — On n'a pas eu du tout l'intention de vous traquer; vous avez tort de vous emporter ainsi.

M. PRUDHOMME. — Daignez m'excuser, belle dame, si je donne ici l'exemple d'un scandale inouï dans les fastes de votre maison; il faudrait être un dieu pour se contenir en certaines occasions, et je ne suis qu'un homme.

M^{me} BIDARD. — Pourquoi ne rien vouloir nous dire?

NICOLET. — Vous avez quelque chose, je le sais.

M. PRUDHOMME. — Et quel est ce témoin que vous pourriez produire à l'appui de votre assertion, monsieur?

NICOLET. — Ce petit papier que, pendant une partie du dîner, je vous ai vu chiffonner dans les mains.

M. PRUDHOMME. — J'ai beau évoquer mes souvenirs, je ne me rappelle rien.

TOUTES LES DAMES. — Le petit papier! le petit papier!!! le petit papier!!!

M. PRUDHOMME (*les yeux fixés sur Nicolet, et rassemblant toutes les forces de ses poumons*). — Eh bien, oui, mesdames, je la ferai cette communication, afin de me rendre digne de la haute confiance dont vous daignez m'honorer.

(Les moyens de l'orateur perdent ici un peu de leur force; il lance un dernier regard d'amertume sur Nicolet et se tourne du côté de M^{me} Bidard.)

Je dois l'avouer, je n'avais, en venant ici, prétention aucune, simplement le désir de mêler quelques fleurs à la couronne qu'on avait tressée pour la meilleure, la plus tendre et la plus adorée des épouses et des mères.

TOUT LE MONDE. — Bravo!

(M. Prudhomme répond par de profondes salutations; puis il tire de sa poche un petit papier assez malpropre et l'approche de ses yeux après avoir relevé ses lunettes sur son front. Mouvement d'attention.)

M^{me} BIDARD. — Nous vous écoutons.

NICOLET (*imitant la voix glapissante d'un huissier*).

— Silence, messieurs!

M. PRUDHOMME :

A Justine, le jour de sa fête

Paris, ce mercredi 13 avril 18...

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où, de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine,
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Récueillant à la fois le prix des soins, des peines,
Que ton cœur maternel prit à leurs jeunes ans,
Tu t'écries : « Venez, mes enfants,
« Oui, de bonheur mon âme est pleine! »

Arthur, avec noblesse,
Des larmes dans les yeux,
Le cœur plein d'allégresse,
Se dit : « O roi des cieux,
« Veillez sur son destin, que son sort soit prospère!
« Et toujours en faisant le bien,
« Mes actions tendant au bien,
« Je serai digne de ma mère! »

C'est un beau jour pour vous...

NICOLET :

Trop aimable Justine,

M. PRUDHOMME. — Ce ne sont point des couplets, monsieur, partant point de refrain!

Que celui où de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

NICOLET. — Bravo! bravo! bravo!

(Tout le monde suit l'impulsion donnée par Nicolet. Arthur seul ne paraît pas flatté. M^{me} Bidard sanglote; l'auteur se tourne de son côté avec modestie et lui fait un profond salut.)

M. PRUDHOMME :

Édouard vient prendre place,
Apportant son bouquet.
(Ce n'est point au Parnasse,
Pauvre enfant, qu'il l'a fait.)

Puis, d'un air gracieux, à sa maman le donne.

La mère lui répond :
« Si je reçois ce don,
« C'est afin, mon ami, d'orner un jour ton front
« D'une double couronne. »

C'est un beau jour pour vous....

M^{me} BIDARD. — Oui, certes, c'est un beau jour pour moi!

(Elle presse son fils cadet dans ses bras et le couvre de baisers et de larmes, et, dans son ivresse, elle embrasse indistinctement ses voisins et ses voisines.)

M. PRUDHOMME (*augmentant le volume de sa voix*) :

Que celui où, de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

Ernest, tout plein de grâce,
Au maintien doux et bon,
A ses côtés prend place :
On dirait un Caton :

« Maman, je te promets que je serai bien sage,
« Que j'apprendrai bien ma leçon,
« Et que, parmi ceux de mon âge,
« Je serai toujours en renom. »

(Applaudissements prolongés. M. Prudhomme termine sa pièce au milieu des trépignements, des cris et des bravos de l'assemblée. Nicolet et plusieurs jeunes gens, malgré les représentations de l'auteur, répètent en chœur les quatre derniers vers adressés à Justine.)

CHOEUR

C'est un beau jour pour vous, trop aimable Justine,
Que celui où, de votre époux,
De vos fils adorés, l'éloquence enfantine
Vient fêter tous les ans un moment aussi doux.

NICOLET. — On dira ce que l'on voudra, je trouve cela charmant.

TOUT LE MONDE. — C'est joli, joli, joli!

M^{me} BIDARD. — Il n'y a pas là à dire, monsieur Prudhomme, il faut que je vous embrasse!

M. PRUDHOMME. — Vous me rendez confus, belle dame.

J'étais loin de m'attendre à semblable salaire
Et n'avais d'autre but que celui de vous plaire.

(Il cueille deux baisers sur les joues humides de M^{me} Bidard.)

HENRY MONNIER.

La personnification de M. Prudhomme n'aurait pas été complète s'il n'avait pas eu sa signature. Voici celle que nous trouvons au bas d'un portrait de l'auteur et de sa propre main :

NOURRIER DU PALAIS

La fin d'un procès. — Prédiction du chroniqueur. — Débat international. — Les deux continents en présence. — Entre la coupe et les lèvres. — Paidez, plaidez, messieurs! — L'histoire merveilleuse d'un cuisinier. — L'enfant trouvé. — Comment on retrouve sa famille. — Tout ou rien! — La lettre touchante. — La mère se trahit. — Le voilà seigneur châtelain.

LA bonne heure! Voilà un procès qui n'attristera personne, un procès qui se dénouera quelque jour sur le tapis vert en huit cents carambolages secs. Quand les deux adversaires, M. Maurice Vigneaux, de Toulouse, et M. William Sexton, de New York, auront encore plaidé en appel, et peut-être même devant la cour de cassation, ils feront masse de la somme en litige, des frais, des dépens, etc., etc., et ils joueront une *belle*, mais une *belle* qui attirera les regards du monde entier! Ils auront pour galerie l'ancien et le nouveau continent, et, tant qu'il restera sur terre un billard, deux queues en palissandre et trois billes d'ivoire, dont une rouge, les tribunaux, les cours d'appel, les cours suprêmes, leurs avocats, avoués, huissiers et reporters judiciaires n'y feront absolument rien. Il s'agit d'une lutte d'amour-propre et d'amour-propre international; on n'empêchera jamais, j'ose l'affirmer d'avance, M. Maurice Vigneaux, de Toulouse, le Français, et M. William Sexton, de New York, l'Américain, d'avoir recours aux armes!

On s'appelle Maurice Vigneaux, de Toulouse, on est le premier joueur de billard en Europe, et tout à coup, on reçoit de New York un défi par télégramme? Naturellement, on accepte; une coupe d'une valeur de 5,000 fr. sera le prix et la réponse est payée. Ce serait de l'outrecuidance si le défi ne venait pas de William Sexton, le premier joueur de billard de l'Amérique. Au jour dit, celui-ci arrive — avec son billard. — Échange de dépêches; l'argent est déposé de part et d'autre, et, le 31 mars 1876, — que cette date ne soit pas oubliée dans l'histoire, — le duel a lieu dans une salle du Grand-Hôtel. Hurrah! M. Maurice Vigneaux a gagné la coupe d'or; il peut se dire dès à présent le premier joueur de billard du monde, — jusqu'à la revanche! Et la revanche va avoir lieu, elle est annoncée par grandes affiches jaunes: Enjeu, 5,000 fr.; tapis neuf et billes neuves; pour les amateurs, places numérotées à 10 fr., places réservées à 40 fr.; 11 avril 1876, à huit heures du soir, cité Retiro, rue du Faubourg-Saint-Honoré!

Hélas! M. Vigneaux n'arriva au rendez-vous que pour rendre aux spectateurs le prix de leurs places, car M. Sexton n'avait pas paru et n'avait même pas envoyé son billard. Qui payera les frais, puisqu'il n'y a plus ni gagnant, ni perdant? M. Vigneaux les paye naturellement, puisque c'est lui qui s'est chargé de louer la salle, de l'éclairer, de faire imprimer les affiches. Il en est pour 1,800 fr. dont il demande la restitution, devant la 6^e chambre du tribunal civil, à l'Américain Sexton, après avoir pratiqué sur le fameux billard américain une saisie conservatoire. M. William Sexton a allégué que la date et le lieu de la rencontre avaient été fixés, sans qu'il en eût été prévenu, par M. Vigneaux tout seul; que lui, Sexton, n'avait rien commandé, et que le style un peu méridional de la publicité indiquait suffisamment que l'amour-propre yankee n'avait pas eu voix délibérative dans la rédaction; enfin, il concluait à 10,000 fr. de dommages-intérêts pour le préjudice causé par la saisie conservatoire, offrant toujours de jouer avec M. Vigneaux, à New-York, de 5,000 à 50,000 fr. la partie!

Plaidez pour M. Vigneaux, M^e Ernest Chaudé; plaidez pour M. Sexton, M^e Ployez, vous n'empêcherez pas la *belle*, et sur un billard! Il importe donc peu que le tribunal ait donné raison à M. Sexton et repoussé la demande de M. Vigneaux en le condamnant à 100 francs de dommages-intérêts.

Voici maintenant une affaire un peu plus sérieuse, mais qui cependant n'a rien de sinistre, et je me hâte d'en prendre possession.

Il s'agit d'un homme de trente ans, Marie-Joseph de Mérange, qui a intenté devant le tribunal civil d'Anancy une instance en revendication de ses droits, pré-

tendant être le fils naturel d'une demoiselle de grande famille, décédée en 1862. Les héritiers collatéraux de la défunte contestaient l'état que s'attribuait le demandeur, et, aux termes de la loi, celui-ci, pour être admis à prouver par témoins sa qualité, devait produire un commencement de preuve par écrit; il présentait une lettre non datée, non signée, mais qu'il prétendait émaner de la demoiselle Caroline-Joséphine, sa mère. Les collatéraux niaient que cette lettre fût de l'écriture de leur tante.

Quelle avait été l'existence de ce prétendant? Un enfant, exposé à Ancey le 21 juin 1847, fut recueilli, baptisé à l'église de Notre-Dame sous les nom et prénoms de Marie-Joseph de Mérance, puis remis à l'hospice des Enfants-Trouvés. Il fut confié par l'administration à des cultivateurs, qui le gardèrent jusqu'à l'âge de sept ans, et placé ensuite chez des bourgeois aisés, qui, quand il eut atteint sa seizième année, le firent entrer chez un maître d'hôtel. Là, il apprit l'état de cuisinier, qu'il a exercé depuis dans diverses mai-

sons. Et voilà le cuisinier qui, aujourd'hui, revendique un héritage considérable et la propriété d'un véritable château. Quelle aventure romanesque! Le procès ne date pas d'hier, et les enthousiasmes et les curiosités ont eu le temps de se calmer; cependant l'intérêt est resté, jusqu'au jour de l'arrêt définitif, aussi ardent qu'au premier jour. Ce que nous aimons à rappeler surtout, c'est qu'au début les prétentions du pauvre garçon étaient fort modestes, et qu'il se serait contenté de fort peu de chose pour n'être pas forcé de faire tout ce bruit autour de la tombe de sa mère; mais c'est une nécessité fatale, dans ces douloureuses circonstances, de ne pouvoir choisir qu'entre tout ou rien. La modération fait douter de vos droits; il faut ne faire aucune concession, sous peine de passer pour un aventurier, pour un imposteur, pour un intrigant! C'est là ce qui est arrivé à Marie-Joseph de Mérance; c'est du moins ce que son avocat a plaidé devant la Cour, et ce qui n'a pas été contesté.

Maintenant, je ne veux plus que reproduire cette lettre sans date et sans signature, que l'enfant avait conservée, heureusement pour lui; c'est la page la plus douloureusement touchante que vous puissiez jamais lire :

Pour le petit Marie-Joseph, Monsieur D..., abbé à A..., près Ancey.

« Ta petite lettre, mon cher Joseph, m'a fait le plus grand plaisir; j'ai bien regretté de n'avoir pas reçu ta première qui m'annonçait le jour de ta première communion. J'aurais communié pour que le bon Dieu te bénisse et que tu conserves les bonnes résolutions que tu auras prises le jour que tu as eu le bonheur d'être admis à la sainte-table. Pour remplacer cette communion, j'ai communié le jour de Pâques pour toi. J'ai prié et je prie tous les jours tes saints patrons afin que tu sois toujours sage et bon chrétien, afin que le Seigneur te fasse grandir en vertu et en sagesse; profite des bonnes leçons que te donne ton respectable M. le curé... etc. »

Après avoir prodigué à l'enfant les conseils maternels, la lettre se termine ainsi :

« Adieu, mon bon Joseph, sois toujours sage, prie pour moi, prie la bonne vierge Marie et saint Joseph qu'ils continuent à veiller sur toi et sur moi, afin que nous puissions nous rencontrer un jour. Adieu. Encore une fois, je t'embrasse de cœur et suis ton affectionnée mère.
« P. S. — Comme il y a longtemps que ma lettre est écrite et que je n'ai pas eu l'occasion de te l'envoyer, j'y joins 25 fr. pour ce que tu auras besoin; écris-moi lorsque tu auras le temps, sois toujours sage, travaille autant que tes forces et ton âge te le permettent; sois bien soumis à ceux qui te servent de père et de mère. Remercie-les pour moi des soins qu'ils te donnent. Dieu les en récompensera. Adieu, cher enfant. »

Mais je m'aperçois que l'espace va me manquer et je me hâte de vous dire que trois experts commis par justice déclarèrent que l'écriture était bien celle de la demoiselle Caroline-Joséphine et que le tribunal ordonna l'enquête. Les collatéraux déférèrent en appel ce jugement qui fut confirmé par la cour. L'enquête fut tellement concluante, en faveur du jeune cuisinier, que le tribunal déclara celui-ci fils naturel de la demoiselle

Caroline-Joséphine et le reconnut héritier des trois quarts des biens de la défunte.

Enfin, la cour d'appel de Chambéry vient de confirmer ce jugement, et son arrêt transforme le cuisinier en seigneur châtelain!

Il y a, dans cette merveilleuse histoire, une seule chose que je ne m'explique pas : pourquoi ce nom de « de Mérance, » avec la particule nobiliaire, a-t-il été donné à un enfant trouvé?

PETIT-JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XXV

A * * *

Si tu m'aimas jadis tu dois m'aimer encore,
Car une passion ne meurt pas en un jour :
Puisque le soleil a son éternelle aurore,
Le cœur peut bien avoir son éternel amour!

Je ne suis pas de ceux qui brisent leur idole
Et renient leurs serments pour n'y jamais songer;
Non, j'ai l'illusion que l'amour qui s'envole
N'était qu'un sentiment fait pour bientôt changer.

Si je me trompe, ou si ma croyance est un songe,
Ne désabuse pas ma jeune loyauté :
Pour moi, la vérité vaut moins que le mensonge,
Quand le mensonge est doux plus que la vérité!

Ne sais-tu pas qu'il est des souffrances bénies
Que l'on conserve en soi comme un dernier bonheur,
Tant on peut rencontrer d'ivresses infinies
A les sentir toujours nous déchirer le cœur?

Et ne va pas traiter ma raison de folie!
C'est à moi que la part la meilleure revient,
Car au repos trompeur goûté quand on oublie
Je préfère l'amour qui souffre — et se souvient!

ALBERT DELPIT.

Paris, 11 janvier 1877.

THÉÂTRES

PALAIS-ROYAL : *La Clé*, comédie en quatre actes, par MM. Labiche et Alfred Duru. — ODÉON : *Le Secrétaire particulier*, comédie en trois actes, par M. Paul Margalliers.

QUEL heureux théâtre que le Palais-Royal! Ses pièces se ressemblent toutes, et toutes obtiennent le même succès. Quels heureux acteurs que les acteurs du Palais-Royal! Ils n'ont qu'à paraître pour exciter le rire; ils n'ont qu'à ouvrir la bouche pour déterminer des explosions d'enthousiasme. Quels heureux auteurs que les auteurs du Palais-Royal! On les applaudit à l'avance, on les fête devant que les chandelles soient allumées, on leur tresse la couronne des poètes comiques.

La pièce d'aujourd'hui vaut autant que celle qui l'a précédée; elle s'appelle *la Clé*, et voici pourquoi. M^{me} Rinçonnet a acquis des preuves aveuglantes de l'infidélité de son mari; pour le punir, elle lui confisque la clé de sa caisse, en se jurant de ne la lui rendre que le jour où, — comment dire cela délicatement? — que le jour où elle sera manche à manche avec lui.

Ce triste époux, qui ne touche que cent francs par mois pour ses menus plaisirs, est profondément navré, car il aime la grande vie. Entraîné par un sien neveu dans un tripot tenu par une baronne d'occasion, il se livre au jeu, et, après avoir gagné six cents francs avec un louis, il finit par en perdre dix mille sur parole. Heureusement ou malheureusement pour lui — c'est comme on voudra l'entendre — sa femme a eu ce jour-là quelques torts à se reprocher, et, selon sa promesse, elle rend la clé à M. Rinçonnet. Aïe!

C'est assez égrillard, mais on ne va pas au Palais-

Royal pour écouter des homélies. Tout est dans les détails, tout est dans les scènes épisodiques dont quelques-unes atteignent à l'extrême bouffonnerie, telles que celle du concert improvisé dans la salle de jeu au moment de l'arrivée de la police. MM. Labiche et Duru sont les excellents ouvriers qui ont forgé cette *Clé*.

Que dire de Gil-Pérès, de Hyacinthe, de L'héritier, — de Gil Pérès avec son sourire amer et son regard désanchanté? de Hyacinthe avec son formidable promontoire nasal et ses mains en palettes de périssoire? de L'héritier nasillant, bredouillant, halétant? Que dire de ces prodigieux interprètes qui n'ait déjà été rebattu cent fois? Ils seraient capables de faire réussir n'importe quelle pièce idiote. Tel le cuisinier de Sully se vantait de pouvoir faire manger à un repas d'ambassadeurs une vieille paire de bottes accommodée par ses soins.

J'allais oublier l'Odéon. On a vécu si vite pendant les premiers jours de cette année nouvelle! L'Odéon a représenté *le Secrétaire particulier*, qui n'a aucun rapport avec *le Secrétaire intime*, cet admirable roman de George Sand. *Le Secrétaire particulier* serait plutôt une réduction du *Fils de Giboyer*, amalgamée avec des réminiscences du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Le député Maréchal s'appelle ici Rommy, et Maxime s'appelle Albert. La pièce s'est sauvée par quelques saillies plaisantes et d'à-propos. Mais pourquoi les auteurs (on prétend qu'ils sont deux) ne se sont-ils pas nommés? Ils ont adopté un pseudonyme commun : Paul de Margalliers. Au fond, cela a paru tout à fait indifférent au public.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN : Reprise de *Lucia di Lammermoor*, opéra en trois actes, de Donizetti. — BOUFFES-PARIISIENS : *les Trois Margot*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. H. Bocage et Chabrilat, musique de M. Charles Grisar (6 janvier).

DES étrangers de bonne foi ont témoigné devant nous que Paris était toujours en possession de faire ou de défaire les renommées artistiques. Nous voulons les en croire; notre amour-propre de patriote est même très-délicieusement chatouillé par de telles affirmations.

Et, de fait, il nous revient qu'un ténor de grande réputation, mais déjà sur le retour, nous faisait visite, il y a quelques années. C'était à propos de son début au Théâtre-Italien. — « Vous vous êtes bien fait attendre, lui disions-nous; comment, il y a plus de vingt ans qu'on parle de vous et vous n'avez pas encore chanté à Paris! — C'est que, répondit-il, j'ai commencé par faire ma fortune dans les capitales de l'Europe. Et maintenant que j'ai du pain, et même de la confiture, pour mes vieux jours, je puis jouer mon va-tout, en paraissant devant le redoutable public de Ventador. »

On comprend ce qu'il y a de flatteur pour le parterre d'un théâtre d'être ainsi érigé en cour de cassation. Pourtant il est exposé à ne juger que des causes déjà entendues, et quelquefois depuis si longtemps que les plaideurs vieillissent n'ont plus de voix.

Ce n'est pas M^{lle} Albani qui est si précautionneuse. Il paraît qu'elle se sent assez sûre de ses moyens et de son talent pour risquer la grosse partie. Déjà nous l'avions entendue il y a quelques années. Aujourd'hui qu'elle est au plus beau moment de sa carrière, elle ne craint pas de se remettre en question sur les planches de notre Théâtre-Italien, considérées comme planches de touche.

L'expérience a d'ailleurs réussi.

M^{lle} Albani (en compagnie d'Aramburo et de Pandolfini) nous a chanté *Lucia di Lammermoor*. On sait où veulent en venir les cantatrices qui jouent *Lucia*; elles cherchent à prouver leur virtuosité par le grand air de la folie qui remplit presque tout le premier tableau du troisième acte. Le morceau, tout fait de vocalises, imprégné de sentiment cependant, est disposé d'une admirable façon pour favoriser les prouesses de la voix. M^{lle} Albani, qui s'était déjà révélée dans « l'air de la fontaine », a



NEW YORK. — Les obsèques des cent-une victimes non reconnues de l'incendie de Brooklyn-Théâtre
(Dessin de M. Féral, d'après le croquis de M. Gr. Halm, notre correspondant.)



MOULINS. — L'incendie du faubourg Chaveau, dans la soirée du 3 janvier. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Delagrangé.)

rendu cette scène capitale de la folie avec une habileté rare. On l'a surtout applaudie pour la manière dont elle émet et soutient ses notes élevées, lesquelles sont d'une justesse parfaite et d'un grand charme par la qualité du timbre.

Nous n'avons pas besoin de consigner ici que le fameux septuor a été dit deux fois. C'est une tradition, et si encreée, que tous les chanteurs de tous les théâtres, de tous les pays, n'attendent même plus le *bis* du public.

— Entre le passage Choiseul et la rue Monsigny, il se passe en ce moment des choses un peu plus que bouffonnes, et telles que les internes de la Maternité doivent s'en conter les soirs de réveillon. Appelons les choses par leur nom : c'est, en effet, une



Bénédictio des fours de la nouvelle Manufacture de Sévres, par M^{gr} Nabile. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. Dick.)

histoire d'accouchement qui fait le fond de l'opérette intitulée *les Trois Margot*.

Ce n'est pas que nous assistions précisément à cette fête de la nature, puisqu'elle se passe pendant l'entr'acte; non; et puis il faut reconnaître aussi

que l'aventure se termine sans dommage pour la morale.

Le sire de Valmoisy, compagnon du roi François I^{er}, se dispose à partir pour la campagne d'Italie. Or, c'est au moment où il va se mettre en route,

que son oncle le vidame lui signifie qu'il doit, avant un an, lui donner un petit-neveu, sans quoi il le déshériterait.

Le vidame est un de ces oncles richissimes et vieux à point, dont les ordres sont sans réplique.

D'autre part, la baronne de Valmoisy, après cinq ans de ménage, n'a point encore contribué à l'accroissement de la famille. Le cas est fort embarrassant, et l'heure presse!

M. de Valmoisy imagine alors de s'adresser à la gentille cabaretière Margot; il va même jusqu'à lui donner un rendez-vous nocturne dans le bosquet voisin.

Mais le bosquet en question est bien le bosquet le plus fréquenté, le plus banal de tous les bosquets où se soient nouées des intrigues d'opéra-comique. L'écuyer Jean des Vignes a l'habitude d'y rencontrer dame Nicole, et le jeune M. Séraphin, sémillant clerc de procureur, y courtise aussi la petite Margot. Sans compter que sous ces pampres fleuris s'aventure aussi la très-noble et très-puissante châtelaine de Valmoisy.

Nous embrouillons quelque peu notre récit pour rendre, s'il est possible, l'inextricable mêlée qui a lieu dans ce bosquet. Tant il y a que, quand le sire de Valmoisy revient de la bataille de Pavie, assez éclopé, il faut le dire, sa femme et son enfant se portent bien.

En effet, la nuit profonde qui régnait à l'heure du triple rendez-vous a été complice de bien des erreurs; elle a permis que Valmoisy pût se dire, et en toute sincérité, l'heureux père du petit Valmoisy qui héritera de la fortune du vidame.

Ces choses-là n'arrivent plus, de nos jours, que dans les bals masqués, quand un mari, se croyant infidèle, fait la conquête de sa propre femme, et teste vertueux malgré lui.

Je crois avoir oublié de dire que Séraphin, qui est le jeune homme intéressant de la pièce, épouse Margot au dénouement. Un lecteur intelligent eût, sans effort, comblé cette lacune de mon récit.

La partition de M. Grisart a quelques qualités très-louables; mais aussi on peut lui reprocher le défaut (méritoire) de mal habiller la pièce, en ce qu'elle est beaucoup trop distinguée. Outre le ton général, plusieurs idées qu'on y rencontre appartiennent plutôt à l'opéra-comique qu'à l'opérette. Pendant que les auteurs du poème débitent des lazzi, le musicien roucoule des romances. Aussi le public ne sait s'il est chatouillé ou caressé; si on en veut à sa rate ou à son cœur.

Parmi les morceaux les mieux venus que l'on ait applaudis, citons le brindisi final du premier acte, que M^{me} Peschard chante avec un brio extraordinaire; puis un nocturne d'une tournure mélodique très-heureuse; enfin, une valse dite à l'unisson par sept chanteurs, et qui est, selon nous, la page la plus élégante de la partition.

M^{me} Peschard, très en progrès, a été la joie de cette soirée; on lui a fait répéter son brindisi; c'est pourquoi, m'autorisant de ce *bis*, je reviens sur ce morceau, et je le signale une seconde fois.

L'importante mission de faire rire le public a été confiée et bien remplie par Daubray et Scipion.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Le Théâtre-Italien nous promet M^{lle} Albani dans *Rigoletto* et, plus tard, dans *la Sonnambula*. — L'Opéra-Comique remonte *Cendrillon* de Nicolo, partition à peu près oubliée. — On annonce une série de concerts classiques donnés à la salle Pleyel par le capitaine-pianiste Voyer et le quatuor Maurin, Mas, Co blain et Delsart. La première séance aura lieu le 20 janvier. — A. L.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

A notre grand regret, nous sommes forcés de remettre à huitaine de nouveaux problèmes, nous bornant aux solutions déjà remises dans notre dernier numéro.

CORRESPONDANCE

A M. Lechesne. Nous avons été souffrant, c'est pourquoi nous n'avons pas encore pu répondre à votre aimable lettre.

Toujours privés de la place nécessaire, nous sommes obligés de remercier collectivement les intelligents collaborateurs dont les noms suivent, pour les excellents envois qu'ils viennent de nous faire; ce sont MM. Lechesne A. D., A. P. et M. P.; Marsolleau; A. Chapuis; Granges; Louis de Sibour; E. Lecomte; Nemo; Albert Marye; L. Courrier; Jules Périé; Ed. Blanche; Et. Schmitt; à Lyon; Mallet, à Saint-Chinian; café La Noël, à Montpellier; G. Garde; E. Prouvot; Lhinner et de Terva, du 17^e régiment d'artillerie; Bibi et Mimi.

SOLUTIONS DU N° 1028

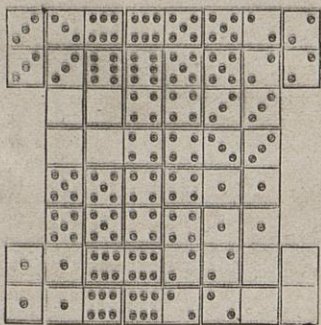
VI — ÉPISTOLAIRE

Nous avons reçu comme maximum cent quatre-vingt-dix combinaisons de mots connus, sans aucune répétition.

VII — MÉTAGRAMME

Houle — Boule — Moule — Foule — Poule.

VIII — DOMINOS



IX — ÉNIGME

Esprit.

X — SIMPLE QUESTION

4 — 5 — 0.

X — POLYGRAPHIE DU CAVALIER



CHARADE

De mon premier, voici le caractère :
Doux, patelin, traître tout à la fois.
De mon second, la présence éphémère,
Aux jeux joyeux vient se mêler parfois.
Mon troisième est un aide précieux
Lorsqu'on apprend le dessin linéaire.
Et par mon tout, l'on peut aller aux cieux,
Quand on a su le pratiquer sur terre!

SOLUTIONS JUSTES DU N° 1028

Les douze premiers : 1^{er}, Mimi Bibi (100 combinaisons de mots dans l'épistolaire); — 2^e, café central, Tarare; — 3^e, les cédipes de la Valeureuse, Cherbourg; — 4^e, M. F. G., rue du Helder; — 5^e, d'A. de B., d'Alger; — 6^e, Lechesne, à Charenton-le-Pont; — 7^e, café de la Terrasse, à Rouen; — 8^e, A. Duret, officier au 75^e; — 9^e, Tillet, sergent-major au 75^e; — 10^e, H. D., à Douai; — 11^e, les trois Ajax; — 12^e, Ed. Pennefier.

Ont trouvé les six problèmes : G. E., de Paris; E. Simonard; cercle des orphéonistes d'Arras; G. Lannay; colonel L., Bordeaux; Boule d'or; café Quelquejeu; Celui qui cherche.

Ont trouvé cinq problèmes : E. Lefebvre; la nièce du président P., Orléans; Progress-Club de Cette; Dr Hefert; Cartiebaud, au Progrès; Canne-à-sucre; Carros, brasserie Durosnel; Océga, grand café, Chambery; M. et L. Garceau; Mignon; L. A., L. B., P. S., du cercle du Commerce de la Chauxdefonds; L. de Croze; Philippe Perely; café de la Bourse, Lyon; Amirus de Folembay; Ach. Prieur; G. Benezec; cercle Agramon; Ixigrec; Ponce; les officiers du cercle de Médy-Haut-Cothe-reau.

Ont trouvé quatre problèmes : F. J. Bataille; deux Andalouses; M. Tarnaud; Em. Chaumont; Rouquier; Feral; Huguenin; Grimoire; café Français, à Pezénas; les phénomènes du café Pelissier; C. R., E. H., A. B.

Ont trouvé trois problèmes : Duana; E. Lecomte; casino de Langon; cercle Bonnet; René de Valauroys; L. S. J. de Crevitogne, Belgique; Ex Dx Hy Dy; café Parisien, Meaux; café Canvet Cogolin; Bl. Bidard; F. Levisage; un bon papa.

Ont trouvé deux problèmes : C. Poisson; Bouzinac; T. C. E. S. L., Ezanck; deux têtes de pipes; Blueut; F. de Lino, at; G. Durand; Falavigna Antoine; A. Allard; A. Landriau; deux abrutis de la tour Saint-Gélin; café Montaigne, Bordeaux; A bert Roger Maman.

Ont trouvé un problème : E. Bernard; dernier Philosophe; Violette; Paladin Roland; café Journal, Genève; L. Brunet; P. A. Bordes; Réseda; E. Bouisson; Manosque; brasserie des Saisons, Lyon; Fernand Rabinel; Roustoubique; café J. Blanc (très-jolie solution en vers); F. Dauzi; E. Kuz; L. B. au café de l'Alma; (gentille solution en vers); habitués du café de France, Redon.

Autres solutions justes du n° 1026

Turco Moldavie (tout); cercle militaire de Batna, Constantine (4); Florent Jacques, Amsterdam (4); Houdart (5); Froyauo, Constantinople; un salon de l'avenue d'Eylan (3).

SOLUTIONS DU N° 1029

XII — TRISTESSE

Sonnet de feu Edmond Roche

Les gazons sont flétris, et les feuilles rouillées
Jonchent l'étroit sentier où j'aimais à rêver;
Tout se meurt, et déjà les branches dépouillées
Se courbent sous le vent qui vient de s'élever.

Voici venir l'hiver, et les longues veillées,
Et les chemins déserts où nous allons trouver
Les oiseaux morts de froid, que leurs ailes souillées
Dans l'air ne pourront plus désormais enlever.

Ah! triste est la nature, et plus triste est mon âme,
Car elle a vu pâlir ses tendresses, sa flamme,
Ses doux rêves d'amour, à tout jamais perdus...

Vienne le renouveau; les beaux jours vont renaître,
Les feuillages pousser et les fleurs reparaître...
Mais le printemps de l'âme, hélas!... ne revient plus!

XIII — MOTS CARRÉS

Composés par M. Ch. Brelaz, à Genève

FEMME
EMAIL
MARDI
MIDAS
ELISA

XIV — SIMPLE QUESTION

(Envoi de M. Charles Brelaz, à Genève)

En 1851.

XV — LA ROSE DES VENTS

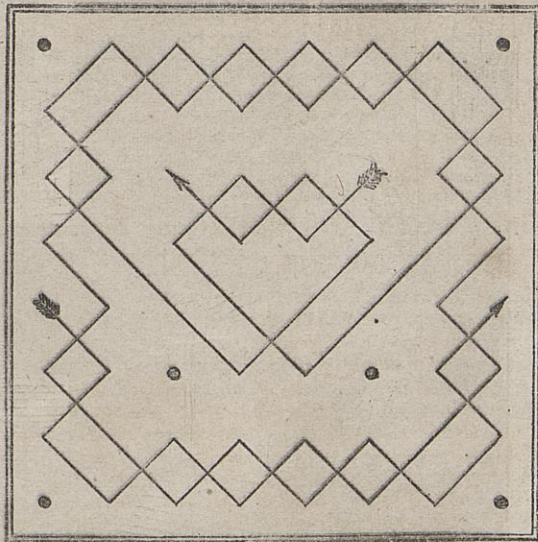
1. Galamment.
2. Baromètre ou aéromètre.
3. Flammèche.
4. Céramique.
5. Estimable.
6. Jérémade.
7. Dynamique.
8. Néanmoins.

XVI — LOGOGRIPHE

Composé par M. A. Duret, officier au 75^e

Monde — Démon — Mode — Onde — Dôme.
Nemo — Noé — Ode — Nom — Don — D.
Ne — on — me — de.

XVII — POLYGRAPHIE DES DEUX FOUS DES ÉCHECS



ÉNIGME

J'ai d'un sultan les goûts
Assez doux;
Je suis plein de courage
Et de rage;
Ne souffre pas d'égal,
De rival!
Bien souvent dans la fange
Bois et mange,
Ou bien sur un clocher
Sois perché.
Tant pis pour la voisine
Si lambine,
Je chante le matin
Mon refrain!

(Coq)

SOLUTIONS JUSTES DU N° 1029

Les douze premiers : 1er, les OEdipes de la Valeureuse, à Cherbourg; 2e, l'ixigree, à Villers-C.; 3e, les Trois-Ajax; 4e, Acerta, à Douai; 5e, Ach. Prieur, à Paris; 6e, C. Launay, à Marseille; 7e, Koud-so-Ley, à Paris; 8e, petit café de Gamaches; 9e, Bibi et Mimi, à M.; 10e Corbincau, à La Roche-le; 11e, café de la Terrasse, à Rouen; 12e, Progress-Club, à Cette.

Ont trouvé les six problèmes : Cercle musical d'Aubenas; café Couret, à Coglouin; G. Benezech; Duret, officier au 74e.

Ont trouvé cinq problèmes : Dr Hébert; Nicolas, de Rouen; Poncet, cercle des Orphéistes d'Arras; G. Trouvé; L. A. Trouvé; E. Lefebvre; Ed. Penmetier; Cothureau-Mazitères; G. E.; Paul Chapelle; Canne-à-Sucre; Mme B.; cercle Saint-Louis-de-Gonzague; Amirus; Mmes Miran du Royet; de Maison-Neuve; H. de la Mothage; Marino Vagliano; Clerville; Marie Tarneaud; E. Lecointe; L. de Croze; H. D.; Bordeaux; deux ex-lés; J. D. B. H.; Epinal; Mansbendel; Rick; E. G.; nièce du pres dent P.; Orléans; Du Marais; Bieuet; Cartiébaud; A. Tuog; cercle de l'Union, à Venise; cercle de Commerce, à Chaudefonds; Lafon et Cordier; R. de Valafrays; V. Lariéu; R. de Chartronniere; 2 Ryd; cercle Commercial, Marseille; deux jeunes filles, à Issoire; E. Chaumort; M. Granges; brasserie Schmidt, à Lyon; H. D.; Douai; F. G.; Paris; M. de M.; d'A. de B.; société de plongeurs à cheval; 3e bataillon, à Belle-Isle; café Quelque-jeu, Ferté-Vidame; cercle Agréon, Ceret.

Ont trouvé quatre problèmes : Caratsh; un Redonnais; Léonie D.; G. H. Great; Marsollan; Flutes-Club, à Marseille; Lechesne; M. L. Garceau; café Nancy, à Pont-à-Mousson; café de l'Ambigu, Paris; Ph. Pérelly; un Poitevin; P. B.; de Nantes; café Central, à Tarare; Simonard; Vassil Dalinowich; C. Delarme; Schmitt; Cl. Morétaud; cercle Bonnet; Revel; Ahuri Miroménil; L. Pigot; café de l'Alma, à Paris; de la Bièvre; K. Fétailloux 1er; E. Prouvot; Dr Bailly; café Sainte-Catherine, à Chateauroux; Mamert Carivene; Dina; Reingral; Léopold S. J.; de Chevotogne (Belgique); Ex Dix et Hydy; F. E. V. P.; à Lyon; société chorale Sainte-Cécile, de Douai; tabadens de Dinkerque; Paul et Virginie; café d'Alsace, à Besançon; Van der Gracht (Belgique); café Fétis, à Ruelle; café Duchesne, à Chambéry; salon de la rue de Châteaudun; Boule d'or; deux néophytes; Lhinnuer et de Terva.

Ont trouvé trois problèmes : Lucet Z.; café du Falcon, à Châtillon; Grand café de Nice; deux abrupts de la tour saint-Gélin; Er. Dafay; les paladins Roland Roger; Oméga, grand café de Chambéry; Alb. Marye; Ojasson; un salon tourangeau; OEdipe, café de l'Univers, au Mans; clefs de l'étude Pradier; E. Mirtil; Ernestine A.; Marie D.; P. de Lomigat; G. Leyendecker (Autriche); Pol Taillandier; Iuvendi Pertinax; café Bourgeon, à Villeneuve; K Fé Galland, à la Réole; Z. Villard.

Ont trouvé deux problèmes : Petit Apsson; E. Mignot; A. Neyronis; Louis de Sib***; A. Goumet; cercle artistique de Remenviller; Marialis; Eug. Pistache; Ed. Bataille; Mlle Violette; P. Thabum; A. Allard; de Longpre; OEdipe de Beaumarchez; L. Langa; café de la Paix, à Ligny; Miallet; L. Ab die; G. Bore lo; Archimède; R. S.; G. Groult; Pouselli; salon Mammier, à Marseille; P. Neot; café Bressand, à Tournon; Rouhard, du 83e; Reintz; les demoiselles Guitard; quatre flancurs du grand café de la Concorde, Marseille.

Ont trouvé un problème : Tellelaw; Nora; H. Guéard; hôtel de France, café, à Lyon; café du Prophète, Chapelle; la Côte Saint-André; E. Charrieret; J. L. (Savoie); C. Repington (Genève); Lucchesi; Frédéric, Nimes; Fr. Clairaut; café Central, à Tarare; L. Basou; G. Soubrin; grand café, à Servian; Mme Prince; C. Dacloz; cercle littéraire de Chateauponsac; Drabmol; abnmi de Treigny; M. Lenain; Petit-Pere Pompier; café de la Bourse, Châlons-sur-Marne; brasserie de Mulhouse; E. Lefort; la petite Marie, café d'Alsace; M. Dubert; Morens, Chambéry; café Montaigne, à Bordeaux; cercle de l'Union, à Sury-le-Fontal; café Perrin, à Crauffailles; Mme Oc. Deront; Ed. Gallay, à Madiid; E. Rosset (Belgique); L. M.; cercle de Coutances; café de la Rotonde, à Marseille; E. Dossinang; café Baudenon, à Montargis.

Autres solutions justes du n° 1026

Lee're (Russie) (5); Le Client (4); clercs de la maison Journet, Marseille (3); L. de Flogny, à Tiencen (Algérie) (3); X., à Castres.

Autres solutions justes du n° 1028

Cercle de l'Union, de Venise (5); Du Marais (3); H. D., café du Palais, Bordeaux (3); X., à Castres (2); P. A. Bordes (1); Alb. Chapuis (5); R. de Chartronniere (5); cercle Commercial, Marseille (1); un Poi evin (2); Dr Bailly (3); deux abrupts de la tour Saint-Gélin (2); Alb Marye (2); F. J. Sigala, à Syra (Grèce) (3); un salon Tourangeau (2); Ernest ne A. (1); cercle artistique de Remenvillers (2); café Galland, à la Réole (2); Auzeny, brasserie Fontaine (2); Paul Nerot (2); café Bressand, à Tournon (1); café de la place d'Armes, à Roanne (2); L. Bouret (1); cercle de Briey (1); Charrière (1); M. Dubart; D. Pihen; Poisson d'or, d'Amiens; Mme Freder et Léonard; café Castillon, Narbonne; Bernard.

P. L.-B. SABEL.

Puisqu'enfin on se décide à danser, voyons de quels nouveaux ornements la Ville de Lyon enrichit les toilettes de bal.

Le chou dalkia rose et mousse claire, piqué dans les cheveux en guise de fleurs, à beaucoup de succès. Nœud de même nuance au corsage.

L'ultra élégance emploie la gaze lamée or et argent, qui se porte en fichu, en tunique, en écharpe; ensuite le tulle illusion pointillé d'étoiles or et argent aux mille scintillements, dont on fait à volonté un turban, une écharpe, un fichu. Il se compose de riches dentelles dans le style de ce pointillé.

Les fraîches guirlandes brodées en relief, nuancées, découpées en lisérons, en bluets, roses, reines-marguerites, coquelicots, sont l'ornement le plus jeune, le plus frais des robes de tulle ou de soie. Des procédés de dé-

coupage mettent ces galons à portée des plus modestes budgets.

C'est avec regret que je passe sous silence les dentelles d'or, les effilés blanc et or, les franges de chenille pour tuniques crêpe de Chine et ces ornements coquets improvisés par la Ville de Lyon (6, Chaussée-d'Antin) pour rehausser l'élégance des toilettes de soirée.

Nous recommandons à nos lectrices l'huile ap Macassar, un produit dont le succès ne s'est jamais démenti. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, et offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux. Demander le Rowland's Macassar Oil : à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez H. Waltersfield Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez les parfumeurs de France.

Se défier des produits vendus sous le nom de Rowland's. Les flacons d'huile de Macassar sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

Où se pêche la Truite aux perles? Dans les flots d'harmonie de J. Klein! auteur de Mlle Printemps et France adorée.

Nous recommandons particulièrement les Déjeuners du Grand-Hôtel : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Diners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

ANGLAIS MÉTHODE ROBERTSON. Cours et leçons. Six cours dans la journée pour les enfants. H HAMILTON, 8, rue Chaba ais.

SURDITE BRUITS Doct. GUÉRIN, R. Valois, 17, Paris 1h à 2h. — Pas d'opération. — Traite aussi par correspondance. — Guide du Traitement, 2 fr.

MÉDAILLE D'ARGENT et de bronze, Diplôme de MERITE. Expositions ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe Union des Indes, 1, r. Aubert.

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS

(7e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.

DIRECTEUR : CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : 3 FR. PAR AN Paris et Départements Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau PORTEFEUILLE FINANCIER avec un Traité de Bourse de 200 pages

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE MME S.A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt : 37, Bd. Haussmann, Paris.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION LE DÉPOT DE LA VELOUTINE VIARD et devant place du Palais-Royal, est transféré 3 bis, rue Aubert.

VIANDE, FER ET QUINA L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs VIN FERRUGINEUX AROUD au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE RÉGÉNÉRATEUR DU SANG Guérit sûrement : Chlorose, Pleurs blanches, Épuisements, Appauvrissement ou Altération du Sang. 5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

MACHINES A COUDRE CRESPIN AINÉ. Vend à crédit. Machines à plisser, tuyauteurs, b. s. g. d. s. Système Jeanneanne. Portefeuille par CRESPIN AINÉ. 6 médailles. 3 en or et 3 en argent. DEUX MÉDAILLES D'OR. MACHINES A COUDRE tous systèmes, garanties deux ans.

PRODUITS HYGIÉNIQUES ST-DENIS

La Compagnie Centrale de France, dans le but de généraliser l'usage des agents hygiéniques, s'inspirant des préceptes de la science et mettant à profit la vaste organisation de sa Maison de commerce et les grands moyens de production de son Usine St-Denis, offre au public, en qualité sup^{re} et à prix modérés sous la garantie de son cachet :

- EN PRODUITS HYGIÉNIQUES ALIMENTAIRES: Analeptine ou Farine de santé St-Denis, comme aliment quotidien pour les enfants et personnes délicates. Boîtes 2 fr. Cordial ou Liqueur de santé de St-Denis, comme liqueur de table la plus saine et la plus agréable. Bouteille 4 fr. Chocolat de santé de St-Denis, des plus digestifs et des plus nutritifs parmi les produits similaires. Demi-kg. 2 fr. Thé de Chine, mélange de santé St-Denis, comme réunissant l'arôme, la saveur et l'action à la fois tonique et stimulante que l'on recherche dans ce produit. Boîte 2 fr. Eau de fleurs d'orange extra de St-Denis. Flac. 1 fr. 25. Ces produits sont accompagnés de prospectus-instruction. Vente en Gros : Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris; — Détail dans les Pharmacies.
- EN PRODUITS HYGIÉNIQUES DE TOILETTE: Eau de toilette balsamique Saint-Denis, produit le mieux approprié à l'entretien de la peau et le plus suave. Flac. 2 fr. Vinaigre de toilette tonique St-Denis, pour les soins du corps quand la peau a besoin de tonicité. Flac. 1 l. 50 Eau dentifrice de St-Denis. 1 l. 80 Poudre id. rose de St-Denis. Boîte 50 Poudre id. au charbon de quinquina id. 50 Pomme balsamique cosmétique. Pot 50 Savon balsamique dermo. hile. Pain 0 80 Tous produits recommandables pour leurs usages spéciaux.

PÂTE ÉPILATOIRE Supérieure aux poudres. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr.: 10 fr. M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON A PARIS RUE NEUVE-COQUENARD, 21, A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires, le mardi 23 janvier 1877. Du au Crédit foncier : 36,357 fr. 27 c. Revenu : 9,681 fr. 40. — M. à prix baissée : 80,000 fr. S'ad. à M^e BERTRAND-MAILLEFER, not. r. du Havre, 10.

VILLE DE PARIS Ad. n. s. t. une ench., en la ch. des not. de Paris, le 24 janvier 1877, d'UN TERRAIN de 2,325 m. 40 c. à PARIS (16e arr.), boulevard LANNES, à l'angle de la rue de la Tour. — Mise à prix : 69,762 fr. S'ad. aux not. : M^{es} Mahot-Delaquerantonnais, 3, r. de la Paix, et J.-E. Delapalme, r. Aubert, 11, dép. de Vench.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des n. l. de Paris, le mardi 23 janvier 1877, d'UNE MAISON à PARIS, rue Saint-Martin, n° 200 (angle de la r. Grenier-St Lazare, 35) Revenu brut : 11,310 fr. — Mise à prix : 155,000 fr. S'ad. à M^e TANSARD, not., r. Grenier-St-Lazare, 3.

Etude de M^e ISIDORE ROCHE, avoué à Paris, boulevard Beaumarchais, n° 6.

VENTE au Palais de Justice, le 27 janvier 1877,

1^o D'UNE MAISON sise à PARIS, rue KELLER, n° 22. Conten. : 295 met. — Rapport : 14,300 fr. Mise à prix : 90,000 fr.

2^o D'UNE MAISON parfaitement distribuée et décorée, avenue du BEL-AIR, cité du Trône, n° 8. Contenance : 344 mètres. Mise à prix : 18,000 fr.

S'adresser à M^{es} Isidore Roche, Deladris et Auguste Tricaud, avoués; Et à M^e de Madre, notaire à Paris.

Etude de M^e CHARLES LEVAUX, avoué à Paris, rue des Saints-Pères, 7.

VENTE sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 27 janvier 1877, à deux heures de relevée, d'UNE

MAISON sise à PARIS r. MONT-THABOR 25, élevée sur caves d'un rez de chaussée et de cinq étages.

Contenance superficielle d'environ 362 m. 68 c. Revenu brut : environ 44,654 fr. 80. Mise à prix : 150,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements : audit M^e CHARLES LEVAUX, avoué pour l'adjud.



ARRAS. — Effondrement d'une maison de la rue de la Tailleurie. — (Desin de M. Kauffmann, d'après le croquis de M. Desavary, notre correspondant.)



M. le comte DE MOUY, secrétaire de la Conférence de Constantinople.

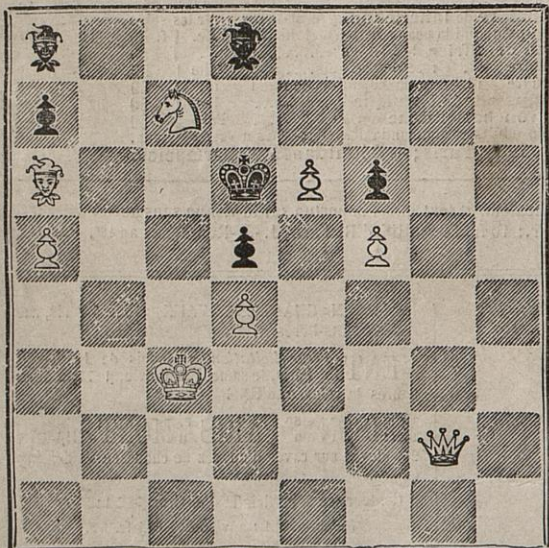
Nous n'avons pas encore de nouvelles de M. Schenberg, au sujet du croquis relatif aux juifs de Jassy. Notre correspondant est probablement aujourd'hui en Russie, continuant son voyage de Vienne à Odessa, dont il nous reste quelques croquis à publier. En attendant, nous sommes heureux de l'occasion qui se présente de montrer nos sentiments pour la Roumanie, en rendant hommage ici à l'un de ses hommes les plus distingués qu'elle vient de perdre.



M. COSTA-FORO, homme d'État roumain, récemment décédé.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 639, COMPOSÉ PAR M. G. C. HEYWOOD



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 636.

- 1. D 1 CD
- 2. D 8 C
- 3. P 6 R ou pr. C, éch. déc. et mat.

Solutions justes : MM. Quéval; Misselieux; le capitaine A. G. Bouigny; L. de Croze; de la Laurencie; M. Darthon; Kassiof; Em. Frau; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; A. Vancouyghem; Camille; P. de Barachou; le docteur A. Michalski; le café Central, à Péronne; le café du Globe, à Issoire; Fresco de Lille; P. André; E. Lafarge; le capitaine A. Bouillerot; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le café Français, à Pézénas; F. Signoud.

Autres solutions justes du problème n° 635 : MM. le capitaine A. G. Boutigny, du 143^e de ligne; le Cercle des officiers, au Havre; le Cercle de Blois; Kassiof; Em. Giran, café Planque, à Montpellier; Em. Frau; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; le café Dumas, à Privas; Germain, à la Chauvinière.

Problème n° 631 : M. Frédéric Granados, à Savannah (Etats-Unis d'Amérique).

PAUL JOURNOUD.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et C^{ie}, 40, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le sommet du Trocadéro n'attendra pas longtemps son couronnement.
Ont trouvé le dernier rébus : Les habitués du café Gaullier, à Cadillac.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.